

non 3612

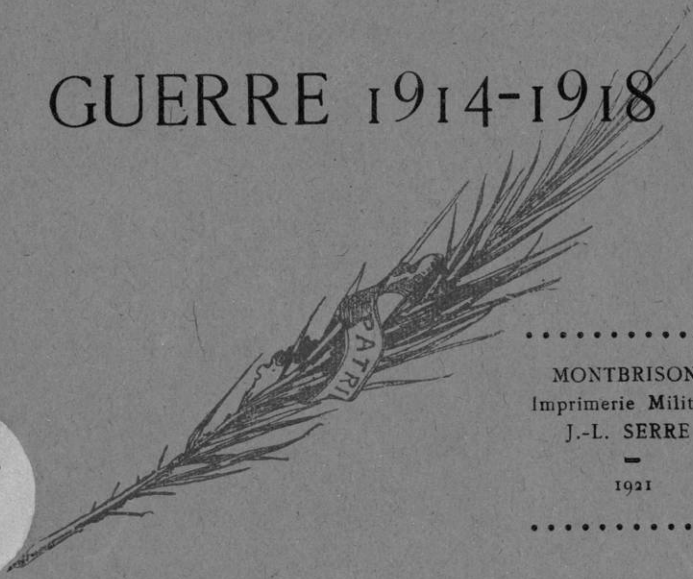
321^e RÉGIMENT d'INFANTERIE



Historique *du Régiment*

PENDANT LA

GUERRE 1914-1918



.....
MONTBRISON
Imprimerie Militaire
J.-L. SERRE

—
1921
.....

Opicin
13406



HISTORIQUE

DU

321^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

pendant la Guerre 1914-1918

321^e RÉGIMENT d'INFANTERIE



Historique
du Régiment

PENDANT LA

GUERRE 1914-1918



MONTBRISON

Imprimerie Militaire J.-L. SERRE

1921

Op. pieu 13426



- Chapitre I - De la Déclaration de Guerre à la Victoire de la Marne :
En Alsace - la Retraite - la Bataille de l'Ourcq - la Poursuite.
- II - L'Arrêt sur l'Aisne : La Guerre de Tranchées en 1914, 1915, 1916 :
Les combats devant Nouvron - Les tranchées de Nouvron - L'attaque du 12 Novembre - La tête de pont de Venizel - le Secteur de Soissons ; Quennevières - Berry-au-Bac et la Cote 108.
 - III - Verdun : La Bataille défensive : Devant le fort de Vaux - Au bois Fumin.
 - IV - Deuxième Séjour en Alsace.
 - V - Verdun : La 1^{re} bataille offensive - A Fleury - La Victoire de Douaumont - La Journée du 15 Décembre. Prise de Bezonvaux - Le Secteur de Bezonvaux.
 - VI - La 2^e Bataille de l'Aisne : La préparation - Les Attaques du 16 Avril et du 5 Mai 1917.
 - VII - La 2^e Bataille des Flandres : La préparation - Les Attaques des 26 et 27 Octobre 1917 - Le Secteur de Nieuport.
 - VIII - La Campagne défensive de 1918 : La Bataille de l'Avre. Moreuil - La 3^e Bataille des Flandres - Un court séjour en Alsace et au Nord de la Marne - Le Secteur de Courcelles.
 - IX - L'offensive victorieuse : Bataille de Montdidier. La prise de Beuvraignes - La poussée vers la position Hindenburg - Combats de Savy-Dallon - L'entrée à St-Quentin.
 - X - La Poursuite finale.
 - XI - La Séparation.
-



CHEFS DE CORPS

*qui ont commandé le Régiment pendant
la Guerre*

L' Colonel FLOCON, du 2 Août 1914 au 8 Septembre 1914.
L' Colonel MAYEUR, du 7 Octobre 1914 au 17 Octobre 1914.
L' Colonel FLOCON, du 20 Octobre 1914 au 18 Décembre 1914.
L' Colonel FRIÉ, du 8 Janvier 1915 au 17 Juillet 1916.
Colonel PRUDHOMME, du 6 Août 1916 au 13 Septembre 1916.
L' Colonel PICARD, du 16 Septembre 1916 au 21 Avril 1917
Colonel CHOMBART DE LAUWE, du 10 Juin 1917 au 28 Mars
[1919.]



CHAPITRE PREMIER



De la Déclaration de Guerre à la Victoire de la Marne

Le 321^e Régiment d'Infanterie était le Régiment de Réserve de Montluçon où il s'organisa dès l'appel aux armes du 2 août 1914. Aux cadres fournis par le 121^e, vinrent se joindre les officiers de complément et les réservistes des classes désignées, tous « gas du Bourbonnais » ou des départements limitrophes, tous nés sur cette terre du Plateau Central qui trempe si solidement et les corps et les âmes.

Acclamés par une foule enthousiaste, le Régiment (35 officiers, 2.210 hommes, en deux Bataillons) et son drapeau encore sans histoire s'embarquèrent le 13 août. Après avoir quitté le train à Vesoul et gagné, par étapes, la région de Belfort, le Régiment franchit, le 17 août, l'ancienne frontière pour aller se placer en réserve de l'Armée d'Alsace vers Bréchaumont et Reppe.

Le 321^e est commandé par le Lieutenant-Colonel Flocon. Il fait partie de la 126^e Brigade (Général Guillin), de la 63^e Division (Général Lombard).

En Alsace

Le séjour en Alsace fut de courte durée, et marqué, simplement par des routes quotidiennes, des évolutions sans but apparent, des haltes minutieusement gardées des vues des avions, des traversées pittoresques de bois et de villages ; mais, si l'on retrouve, souvent, les traces des combats récents, si l'on entend, parfois, une canonnade lointaine, c'est

en vain que tous caressent l'espoir d'un engagement. Le 19 août, cependant, le bruit court que la 126^e Brigade doit attaquer sur Illfûrth et Fröningen. Le Régiment se forme d'abord, en réserve derrière le 292^e et le 305^e, vers Spelchbach-le-Bas, puis, le lendemain matin, marche, en formation de combat sur le saillant sud-ouest du bois d'Altenberg... mais l'ennemi s'est dérobé, et le Régiment, déçu encore une fois, va cantonner à Hagenbach pour s'établir le 21, aux avant-postes sur les hauteurs au sud de Dannemarie, face à Carspach.

L'Armée d'Alsace n'avait pas réussi à remplir sa mission : les Corps allemands qu'elle devait fixer à l'Est de Belfort s'étaient dirigés vers le Nord.

Cependant, la Bataille des Frontières avait été perdue pour nous en Lorraine et à Charleroi. La retraite était commencée et le Général Joffre regroupait les forces françaises, en vue d'une nouvelle action offensive.

Le 25 août, la 126^e Brigade recevait l'ordre de se diriger sur Giromagny par la Chapelle-Rougemont, les Errues, Anjoutey. Le 28 août, le 321^e s'embarquait à Belfort.

La Retraite

La 63^e Division, destinée à remplacer, au 7^e Corps, la 13^e Division maintenue dans les Vosges, devait faire partie de la VI^e Armée (Général Maunoury) dont la concentration était fixée sur la ligne de la Somme, d'après les premières prévisions. Mais le plan général subit des modifications en raison de la pression allemande, et le 321^e, débarqué les 29 et 30 août, dans la région de Gannes (Oise), fut entraîné presque immédiatement dans le mouvement de repli vers le sud-ouest. Le 1^{er} septembre, on est à la Rue St-Pierre, le 2 septembre, à Chambly; le 3, on traverse l'Oise, au pont de l'Isle-Adam, — que les sapeurs du Génie vont faire sauter après le passage de la colonne, — et dans la soirée du même jour, les deux Bataillons se forment, en rassemblement gardé, à Ezanville, à 15 kilomètres au nord de Paris.

Enfin, le 5 septembre, toute la Division est orientée franchement dans la direction de l'Est, par Puisieux, Marly-la-Ville, Moussy-le-Neuf : elle va prendre une part importante à la Bataille libératrice.

La Bataille de l'Ourcq

La rapidité des progrès de l'Armée de von Kluck qui, à l'extrême-droite allemande, constituait ce qu'on a appelé l'aile marchante avait obligé le Général Joffre à retarder la date de l'offensive, mais le moment était venu de barrer la route aux Allemands et de profiter de l'inflechissement de l'armée von Kluck vers le Sud-Est pour tomber sur la droite ennemie.

Dans la Bataille livrée sur tout le front entre l'Ourcq et Verdun, la VI^e Armée, à l'extrême-gauche française, était un facteur de combat formidable, mal connu de l'ennemi qui ne pouvait lui opposer, au début, que le IV^e corps de réserve.

Le 6 septembre, à 14 heures, le 321^e débouche de Brégy, en formation d'approche et marche sur Vincy-Manœuvre. Tous connaissent l'ordre du jour du Général Joffre : « Au moment d'engager une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe, qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. » Tous sont décidés à sacrifier leur vie, pour arracher la victoire à l'envahisseur.

Sous les rafales de l'artillerie lourde, à laquelle nous ripostons par un déploiement imposant de batteries de 75, les deux bataillons du régiment atteignent Douy-la-Ramée, puis la route de Puisieux à Fosse-Martin, où ils s'accrochent.

Le 7 septembre, le Régiment a l'ordre d'attaquer la Ferme-Manœuvre, en liaison avec la 55^e Division à droite, le 305^e à gauche. Le 5^e Bataillon (Commandant Coste) est en première ligne, le 6^e Bataillon (Commandant Paskiewicz) est en réserve. A 9 heures, malgré le bombardement qui bat les unités engagées de front et de flanc, le 5^e Bataillon prend pied sur les crêtes à l'est de Puisieux où il est soumis, toute la journée, à un feu nourri d'artillerie et de mousqueterie. C'est véritablement le baptême du feu pour le Régiment et cadres et troupe le reçoivent avec un beau courage.

Le 8 septembre, dès l'aube, l'attaque est reprise avec un magnifique entrain. A 8 heures, le 6^e Bataillon a progressé jusqu'à la ferme Poligny et en organise les abords. Le 5^e Bataillon le suit de près et tient la crête à l'ouest et au sud-ouest de la ferme. Mais toutes les tentatives pour aller plus avant sont brisées : la Ferme-Manœuvre, objectif fixé, est fortement encadrée de tranchées allemandes garnies de mitrailleuses qui balayent, sans répit, tout le terrain d'attaque.

Le Commandant Paskiewicz tombe mortellement atteint, au moment, où, debout sous la pluie de balles, il donnait à ses hommes l'exemple de la crânerie et du mépris de la mort. Le Lieutenant-Colonel Flocon, relevé sous le feu par le sergent Thiébaud, les Capitaines Gatinet, Baumé, le sous-Lieutenant Michelon, sont blessés. Plus de 130 sous-officiers, caporaux et soldats, sont tombés au cours de la bataille.

Le Chef de Bataillon Coste, prend le commandement du Régiment; il le conservera jusqu'au 7 octobre.

La nuit du 8 au 9 septembre et la journée du 9 furent employées à consolider la position, et à abriter les unités contre le feu incessant de l'artillerie.

Les travaux continuent le 10 au matin, quand, vers 10 heures on apprend que l'ennemi se replie vers le Nord et le Nord-Est et que le 7^e Corps doit se préparer à reprendre le mouvement en avant. Que s'était-il passé ? L'armée anglaise et l'armée Franchet-d'Esperey avaient libéré, le 9 au soir, l'armée Maunoury de l'étreinte de Kluck, tout comme l'armée Maunoury, par son attaque à revers du 6 au matin, avait arrêté net l'offensive de Kluck contre les Armées French et Franchet-d'Esperey. C'était la victoire !

La Poursuite

Le 10 septembre, à 15 heures, la 63^e Division entame la poursuite. Par Bouillancy, Villers-St-Genest, Gondreville, Villers-Cotterets, le 321^e atteint Puisieux, le 11, dans la soirée. Le 12 septembre, il est sur la rive gauche de l'Aisne, en face de le Port. Il traverse la rivière sur un pont de bateaux, par une nuit opaque et sous un violent orage, et s'établit, finalement, sur la rive droite.

Une seconde bataille va commencer.



CHAPITRE II

L'Arrêt sur l'Aisne La Guerre de Tranchées

en 1914-1915-1916

Les Combats devant Nouvron

Le 12 septembre au soir, les Armées Maunoury, French et Franchet-d'Esperey étaient arrivées sur la ligne Compiègne-Soissons-Reims. En face, Kluck et Bulow s'établissaient sur le massif de l'Aisne, rempart de la France. Les falaises de l'Aisne, creusées de « creutes », constituaient, d'ailleurs, une magnifique position défensive.

Jusqu'à la fin de septembre, nous allions tenter, à plusieurs reprises, de déloger l'ennemi de ses positions et de tourner l'aile droite allemande. Tous nos efforts s'usèrent devant une résistance acharnée. Dans la zone affectée à la 63^e Division, c'est Nouvron qui sera l'objectif visé par notre haut commandement, c'est sur le plateau de Nouvron que se déroulèrent les durs combats des 13 septembre, 15 septembre, 20 septembre.

Le 13 septembre, les 292^e et 305^e Régiments se sont heurtés à un ennemi fortement retranché vers la cote 140. Le 321^e réserve de Brigade, s'engage très vigoureusement, à 16 heures et progresse. Vers 17 heures 30, une violente contre-attaque ennemie, favorisée par l'obscurité, oblige toute la ligne à se replier. Le Capitaine Bonhomme et le Lieutenant Boutry tombent glorieusement en tenant tête à l'ennemi. Le Capitaine Quinat commandant le 6^e Bataillon est grièvement blessé ; deux cents gradés ou soldats sont hors de combat.

Dans les journées des 14, 15 et 16, nous reprenons la plus grande partie du terrain perdu le 13.

Le 20 septembre, les Allemands prononcent, dès 4 h. 30, une puissante attaque dont le but est de nous rejeter au-delà

de l'Aisne. Le 5^e Bataillon (Capitaine Baillay), vient à peine de se placer en première ligne; le 6^e Bataillon (Capitaine de Sandrans), est en route sur le cantonnement de Roche. Sous le coup de la surprise, nous cédon un peu de terrain, mais on a vite fait de se ressaisir. Au bruit de la fusillade, le 6^e Bataillon fait demi-tour, remonte sur le plateau par Vaux, Confrécourt, la cote 130, et arrive à temps pour étayer le 5^e. Après une lutte sévère qui, en maints endroits dégénère en un véritable corps-à-corps, l'ennemi est repoussé avec de lourdes pertes. La 17^e Compagnie, commandée par l'Adjudant Robinet et la 19^e Compagnie se sont particulièrement distinguées par leur magnifique défense, et grâce à leurs feux ajustés, ont fauché littéralement les colonnes allemandes. A la 17^e Compagnie, des groupes ennemis sont arrivés jusqu'à notre tranchée et un Allemand de haute stature va y pénétrer : le sergent Maginier jugeant d'un coup d'œil qu'il ne pourra utiliser son fusil, tire sa baïonnette et cloue l'intrus sur le parapet.

Le Sous-Lieutenant Matillon fut tué au cours de ces dures journées, le Sous-Lieutenant Massard grièvement blessé.

Les Tranchées de Nouvron

L'Attaque du 12 Novembre

Dès la fin de septembre, le haut commandement français avait prescrit aux Armées une forte organisation défensive rendant le front inviolable. Décidés à conserver le terrain envahi, les Allemands substituaient de plus en plus, à la guerre des hommes, la guerre du matériel. Des deux côtés, on sentait la nécessité de constituer un formidable approvisionnement de munitions, avant de tenter les opérations de grande envergure. La guerre de tranchées commençait.

Sur le plateau de Nouvron, elle revêtit un caractère particulièrement sévère, en raison de la situation des deux partis, en raison des difficultés inhérentes à la stabilisation sur un terrain inconsistant, au cœur de l'hiver.

L'activité de combat est permanente; pas un jour, pas une nuit sans alerte. Un coup de fusil tiré par un guetteur déclenche la fusillade ou le bombardement sur toute la ligne. Comme d'autre part, les abris sont rudimentaires, les repos à la Port, ou Amblény, de courte durée, cadres et soldats doivent aller jusqu'à l'extrême limite des forces humaines. Enfin cette première période de tranchées — la plus rude école d'endurance et d'abnégation pour le Régiment, ont souvent répété les anciens — fut caractérisée là comme sur tout le front, par des tentatives d'attaque, toutes visiblement trop coûteuses, à l'égard des résultats acquis.

Le 8 octobre, après une très courte préparation d'artillerie, la 21^e Compagnie (Lieutenant Malmenade) et la 22^e Compagnie (Sous-Lieutenant Lavigne), franchissent le parapet

à 16 heures. Elles réussissent à progresser de cent mètres sous un feu violent de l'artillerie ennemie, et perdent 72 hommes. A la nuit tombante, elles sont rejointes par les 23^e et 24^e Compagnies; avec l'aide du Génie, on aménage solidement le terrain chèrement conquis et on le conserve.

Le 17 octobre, le Lieutenant-Colonel Mayeur, placé à la tête du Régiment depuis sept jours, est tué d'une balle au cœur. Le Lieutenant-Colonel Flocon reprend alors son commandement et quelques jours après, le Colonel Andlauer était nommé au commandement de la 126^e Brigade.

Le 30 octobre, après avoir effectué la relève, en première ligne, sous un violent bombardement, le 6^e Bataillon (Commandant Coste), reçoit à midi, l'ordre d'attaquer la croupe sud-ouest de Nouvron, en liaison avec le 305^e. On gagne encore cent mètres et on s'organise sur place.

Pendant les premiers jours de novembre, les travaux sont poussés avec activité. Le Bataillon de deuxième ligne confectionne gabions, fascines, réseaux de fil de fer et fortifie solidement le centre de résistance de Confrécourt.

Le 12 novembre, la 63^e Division a la mission d'attaquer les tranchées allemandes sur trois points. Le 321^e place un Bataillon en réserve de Division au nord de le Port (6^e Bataillon) et met le 5^e Bataillon à la disposition du Colonel Andlauer, chargé de l'attaque de droite sur le saillant sud du bois de Nouvron. A deux reprises, à 11 heures et à 17 heures, les 17^e, 18^e, 19^e Cies du 5^e Bataillon, la 21^e Compagnie du 6^e Bataillon, entraînées par les Capitaines Gatinet et d'Angerville, escaladent bravement les gradins de franchissement et s'élancent à l'assaut. Chaque fois, elles sont fauchées par les mitrailleuses. Le Capitaine Triboulet est grièvement blessé. Le 13 novembre, à 5 heures, les 19^e, 23^e, 24^e Compagnies, sous les ordres du Commandant Coste, tentent, à leur tour, une attaque locale qui échoue, de même, avec de lourdes pertes.

Parmi les morts de ces dures journées qui coûtaient au Régiment 77 tués, 145 blessés, 23 disparus, des gradés d'élite, comme les sergents Noyer et Lamy, le caporal Vincent, le sergent-major Rimieri étaient tombés dans les fils de fer allemands, en donnant le plus bel exemple de bravoure. D'autres, comme le caporal Chevassel allèrent chercher leurs camarades blessés jusqu'aux réseaux battus par un feu incessant et nourri.

Le Lieutenant-Colonel Flocon quitta le Régiment un mois après. Les Sous-Lieutenants Gerest et Michelin tombèrent glorieusement, dans les premiers jours de décembre.

Aux fatigues causées par les intempéries, étaient venus s'ajouter les effets impressionnants d'un engin nouveau : le minenwerfer et d'une guerre nouvelle : la guerre souterraine.

Au Régiment, la riposte fut vigoureuse.

Des grenadiers comme Tirabowski, Lebourg, Large se signalèrent par leur habileté, leur audace et leur sang-froid.

Les 13, 14 et 15 janvier, deux Compagnies (19^e et 23^e Compagnies), sont fortement éprouvées en occupant les entonnoirs de mines conquis par le 305^e, mais montrent une belle énergie en luttant à coups de bombes, à dix mètres de la tranchée ennemie. Le Lieutenant-Colonel Frié — qui, a pris le commandement du Régiment le 8 janvier 1915 — cite à l'ordre, à cette occasion, les soldats Cajat, Coulaud, Girardon, le sergent Lombard, le caporal Cottard, l'Adjudant Carton.

La fin de janvier amena une recrudescence de mauvais temps. Les boyaux devinrent impraticables. Dans les tranchées transformées en fondrières, les parapets s'écroulaient, les créreaux disparaissaient dans la boue. Aussi, tout le monde accueillit, avec satisfaction, la nouvelle d'une relève générale prochaine.

Elle eut lieu le 31 janvier.

La 63^e Division (commandée par le Général Jullien, depuis le départ du Général Lombard), passait du 7^e Corps au Groupement du Général de Grandmaison à qui succéda le Général Deprez, le 20 février.

Le Régiment traversa Villers-Cotterets, le 5 février 1915, et le lendemain, s'installa aux cantonnements de Grand-Rozoy et Plessier-Huleu, pour y jouir d'un repos bien mérité.

Quelques jours après, le Général Joffre, passant la revue de la Division, remit au 321^e un certain nombre de décorations.

La tête de pont de Vénizel

Dès le 26 février, le régiment reprit la vie de tranchées. Il se dirigea sur Billy-sur-Aisne et Ambrief où il laissa un Bataillon en réserve, puis occupa par un bataillon la tête de pont de Vénizel avec deux compagnies aux tranchées, deux Compagnies à Vénizel et Billy. Le nouveau secteur est calme, en dépit des bombardements fréquents sur Vénizel. Toutefois, nous ne restons pas inactifs et nous lançons sur la rive droite de l'Aisne de nombreuses patrouilles vigoureusement conduites. L'une d'elles, commandée par le caporal Boissadie surprend une sentinelle, le 11 mars, la tue et ramène le cadavre dans nos lignes après une très habile manœuvre.

Le Secteur de Soissons - Quennevières

Le 23 mars 1915, le 321^e quittait Vénizel. Après quelques jours de répit au cantonnement, il allait, le 31 mars, remplacer le 216^e Régiment dans le secteur de Villeneuve-St-Germain.

Il devait continuer à assurer la défense de Soissons jusqu'à la fin de 1915 et, — il faut le dire tout de suite — cette longue période est riche en bons souvenirs pour les « gas du 321^e ». Ils l'ont toujours évoquée avec le sourire.

Les organisations confiées à la vigilance du Régiment s'étendaient en bordure de l'Aisne, immédiatement à l'est de Soissons, poussant jusqu'à la rive même des postes avancés (Italie-Les Bidons), chargés de s'opposer à toute tentative de passage. En face de nos positions se dressait, fortement dentelée, la falaise dominant la rive droite avec ses points de repère familiers à nos guetteurs : le clocher de Crouy, la croupe de la Justice, les arbres de la route de Maubeuge, la ferme de la Montagne. Au bas des pentes, dans la verdure, le village de Bucy-le-Long. Une végétation exubérante et variée masquait le labyrinthe compliqué des tranchées et boyaux, recouvrait très vite trous d'obus et entonnoirs de torpilles. Pendant les mois cléments de 1915, dans les postes de la Caponnière, des Dunes, de la Ballastière, de la Hutte aux Canards, voire de la Pompe hydraulique, objectif favori de l'artillerie allemande, tous se consolaient de la monotonie des longues heures de faction en contemplant un paysage fait à l'image du pays natal.

Les travaux d'organisation — déjà très avancés au moment de l'arrivée du Régiment — furent très activement poussés au cours de sa période d'occupation. Adaptant une constante bonne volonté à la réalisation de programmes — trop souvent remaniés — les deux bataillons rivalisaient d'ardeur pour creuser lignes de soutien et boyaux de communication pour édifier des abris bétonnés, créer une mer de fils de fer en avant des parapets, transformer Villeneuve à l'instar de Carency, organiser dans les bois des centres de résistance, comme le Mamelon-Vert, que le commandement voulait, à la fois, invisibles et formidables.

Après un mois de première ligne, le Régiment allait en réserve de Division ou de Corps d'Armée, dans les villages hospitaliers de Vignolles, Courmoules, Grand-Rozoy, Villers-Hélou où l'instruction, l'entraînement à la guerre de mouvement, alternaient avec les travaux sur la seconde position.

Les tirs systématiques sur Villeneuve-St-Germain, les bombardements de représailles provoqués par nos tirs combinés, la lutte souvent vive des deux artilleries de tranchée nous causèrent, quotidiennement, quelques pertes. Le 4 octobre, le Lieutenant Lazine, un ancien de la Marne et de Novvron, fut tué d'une balle au poste d'Italie. Ce même jour, dans un coup de main bien préparé et très audacieusement conduit par l'Adjudant Auguste, vingt patrouilleurs volontaires pratiquaient une brèche dans le réseau cerclant le poste de la Boucle qu'il s'agissait d'enlever, quand un fâcheux incident de tir fit que trois obus de 75 tuèrent deux de nos patrouilleurs et en blessèrent huit. Les autres se dé-

vouèrent immédiatement pour ramener morts et blessés, sous le feu de l'ennemi.

Enfin, par deux fois, la 126^e Brigade fut enlevée à sa quiétude relative pour appuyer une action offensive sur le saillant de Quennevières menée par le 35^e Corps d'Armée, à notre gauche.

Le 15 juin, le Régiment, alerté à 5 heures, est embarqué en autos le même soir ; le lendemain, il bivouaque à Berneuil. Du 19 au 27 juin, il va tenir les positions conquises par le 35^e Corps au sud de la ferme de Quennevières. Le terrain est profondément bouleversé, le secteur agité. Il faut organiser et tenir sous le bombardement incessant par obus de gros calibres et bombes asphyxiantes, sous la menace des contre-attaques. Mais c'est là qu'on retrouve les solides qualités acquises à Novvron : endurance, sang-froid, ténacité indomptable quand il s'agit de conserver le terrain. Elles se manifestèrent encore, à l'occasion du second séjour à Quennevières, dans la période particulièrement dure du 8 juillet au 23 juillet, et une seule citation à l'ordre l'attestera, parmi toutes celles qui furent attribuées au 321^e : « Paquet Lucien, 17^e Compagnie, Dans les tranchées de Quennevières a donné un bel exemple de courage et de sacrifice, en se précipitant sur une bombe ennemie tombée dans la tranchée, pour la relancer avant l'explosion. A été tué par l'éclatement au moment où il la tenait dans la main. »

Le 30 décembre 1915, le Régiment quittait définitivement le secteur de Soissons et se rendait aux cantonnements de Grand-Rozoy et Hartennes où le Général Hirschauer (successeur du Général Jullien), venait le visiter dans la première semaine de janvier.

Le 23 janvier, la 126^e Brigade s'acheminait, par étapes, sur le camp de Ville-en-Tardenois. Après une période d'instruction intensive pour la troupe et d'exercices spéciaux pour les cadres, on gagna la région de Guyancourt et on se prépara à relever le 1^{er} Corps à Berry-au-Bac et à la Cote 108, le 4 mars 1916.

Berry-au-Bac — La Cote 108

Du commencement de mars au milieu de mai 1916, c'est encore la vie de tranchées pour le Régiment, le 5^e Bataillon (Commandant Mégemont), à la tête de pont de Berry, le 6^e Bataillon (Commandant Favre), à la Cote 108. Les deux secteurs n'ont rien de comparable. Devant le bataillon de Berry-au-Bac, installé dans des points d'appui déjà très forts, c'est un « no man's land » assez étendu, surtout vers l'est, et qui exige une vigilance continuelle des guetteurs et des patrouilles. En outre, cadres et hommes sont astreints à un dur labeur de jour et de nuit, car il faut adapter organisation et occupation aux nouvelles conceptions de la guerre défensive,

réduire les effectifs de première ligne au strict nécessaire, créer des centres de résistance indépendants, enfin transformer les caves de Berry, en abris à l'épreuve des gros calibres. A la Cote 108 — déjà célèbre — on est au contact immédiat de l'ennemi, sur un terrain extraordinairement chaotique. C'est une guerre de mines permanente qui coûte à nos sapeurs du Génie — admirables d'héroïsme — des pertes très lourdes. C'est aussi une lutte quotidienne par torpilles de gros calibres dont les éclatements ébranlent toute la vallée. Chaque jour et chaque nuit, il faut dégager les camarades ensevelis, réparer les fils de fer, déblayer les boyaux bouleversés.

Que d'incidents tragiques ! à l'occasion desquels se signalaient par leur sang-froid et leur mépris de la mort les sergents Bardet et Boussageon, les brancardiers Rivière de Borderies et Bernoyer, les soldats Delomenède et Oërier de la 21^e : ... « Blessé, étant de faction dans un poste avancé de la Cote 108, a refusé de quitter son poste malgré la souffrance et la violence du bombardement, voulant, à tout prix, terminer son tour de garde et éviter à un camarade de le relever. »

Le 18 mai, le Régiment faisait ses préparatifs de départ. En deux étapes, il gagnait Boursault, puis Epernay où il était embarqué à destination de Ste-Menehould. De là, il prit la direction d'Issoncourt : Il allait, à son tour, connaître la Voie Sacrée et être jeté dans le creuset brûlant de Verdun.



CHAPITRE III

Verdun - La Bataille défensive

Devant le Fort de Vaux

Le 1^{er} juin 1916, à Dugny, le Lieutenant-Colonel Frié remit la médaille militaire à l'Adjudant Gallon et quelques croix de guerre, devant le Drapeau et le Régiment en armes. Une canonnade furieuse grondait à l'horizon, et tout le monde comprit la signification de la cérémonie, dans ce décor, à la veille des grands sacrifices.

En ces premiers jours de juin, la bataille de Verdun atteignait son point culminant. Sur la rive droite, l'ennemi nous avait enlevé le bois de la Caillette et le village de Damloup, il avait pénétré dans le fossé nord du fort de Vaux. Partout, les assauts allemands s'exaspéraient. Le 3 juin, toutes les communications étaient coupées entre le fort et nos lignes. Un formidable barrage d'obus sur l'ouvrage et ses abords, préparait la ruée finale.

Le Régiment reçut la mission de relever par son 6^e Bataillon (Commandant Favre), en première ligne, deux bataillons squelettiques du 53^e d'infanterie, entre le fort de Vaux et le ravin de la Horgne, par son 5^e Bataillon (Commandant Mégemont), un bataillon en réserve au tunnel de Tavannes. Pendant la relève, le Lieutenant Robinet, commandant la 17^e Compagnie, tomba dans le boyau de Tavannes, foudroyé par un mal qui le minait depuis de longs mois et qu'il avait surmonté pour faire son devoir jusqu'au bout.

Le 5 juin, dans la soirée, dès la mise en place du Régiment, une contre-attaque est montée pour essayer de dégager la garnison du fort de Vaux. Deux Compagnies du Bataillon Favre (22^e et 24^e), avec la section de mitrailleuses Billaud, doivent y prendre part. La 17^e Compagnie (Sous-Lieutenant

de Larminat) est appelée en renfort du 6^e Bataillon pour organiser la tranchée Amilhat en face de la gorge du fort. Tout le reste du 5^e Bataillon est alerté à la sortie Est du tunnel de Tavannes.

Le 6 juin, à 2 h., sur un signal parti du P. C. du Colonel, le Commandant Favre et ses deux Compagnies d'attaque s'élancent à l'assaut, avec un admirable élan. Mais, un ravitaillement prévu en munitions n'a pu leur parvenir, et quand, malgré les obus, malgré les mitrailleuses, l'attaque aborde le fossé Est du fort, elle est accueillie par un barrage à la grenade très nourri auquel elle ne peut riposter. Le Commandant Favre, tombe frappé d'une balle à la tête, au moment où, au premier rang, il donnait un magnifique exemple. Le Lieutenant Ray (commandant la 24^e), le Sous-Lieutenant Billaud, le Sous-Lieutenant Morel, le Sous-Lieutenant Rives, sont tués à quelques pas du parapet allemand et, avec eux et près d'eux, tombe plus de la moitié de leur effectif. Les débris des deux Compagnies se rallièrent, alors, sous un feu terrible d'artillerie et regagnèrent la tranchée de départ.

Le soir de cette même journée, 6 juin, la 19^e Compagnie (Capitaine Fourny), tenta l'opération délicate consistant à ravitailler en eau les défenseurs du fort de Vaux. Un ordre d'alerte enjoignant au 5^e Bataillon de gagner son emplacement de combat près du P. C. de la Montagne, compromet définitivement le succès de cette tentative, en retardant la mise en route du détachement, qui, au lever du jour, fut accueilli par un feu intense de mitrailleuses et dut revenir à la tranchée de première ligne.

Jusqu'au 8 juin, les éléments restants du 6^e Bataillon, la 17^e Compagnie, renforcée de la 18^e (Capitaine Malmenaide), la 20^e Compagnie, (Lieutenant Rinckenbach), envoyée en liaison avec le 305^e, « tiennent » stoïquement devant le fort de Vaux, malgré les lourdes pertes dues aux mitrailleuses allemandes et à un bombardement effroyable. Le Lieutenant Forget, le Sous-Lieutenant Hedeman sont tués, le Capitaine Malmenaide, les Sous-Lieutenants de Larminat, Carton, Pons, sont blessés. Le Capitaine Coussat est mortellement atteint : ... « Alors que sa Compagnie venait d'être relevée, a tenu à parcourir de nouveau son secteur avec l'officier de relève pour lui indiquer les préparatifs d'attaque... ». La croix de Chevalier de la Légion d'Honneur lui fut remise à Dugny, quelques instants avant sa mort.

Dans la nuit du 8 au 9 juin, le Régiment était ramené à Belrupt et, dès le lendemain, reconstitué, à effectifs réduits, pour être mis provisoirement à la disposition de la 125^e Brigade.

Quatre jours après, les deux bataillons reprenaient la tranchée, le 5^e Bataillon en première ligne, entre le ravin des Fontaines et le chemin longeant le bois Fumin à l'est, le 6^e Bataillon en réserve au ravin des Abris.

Au Bois Fumin

Toujours la Bataille, sans répit ! le Kronprinz préparait la grande offensive du 23 juin qu'il espérait décisive. Est-il besoin d'évoquer encore une fois, les heures vécues sous la menace constante de l'attaque et sous le feu implacable, les coureurs bondissant par-dessus les cadavres dans le boyau de l'Etang, les caissons éventrés entre les amas de douilles de 75, les ravitailleurs poursuivant leur dur labeur sans compter les camarades tombés en route, et dans la tranchée étroite, les visages creusés, bronzés, mais résolus sous les casques enduits de cette argile brune de Verdun dont « tout soldat qui a passé là connaît la couleur et l'odeur ? » Est-il besoin de décrire tous les actes d'héroïsme surgis de l'horreur des bombardements ?...

Au 5^e Bataillon, on travaille, chaque nuit, avec acharnement, à fixer la liaison à gauche avec le 407^e par le ravin des Fontaines, à droite avec le 2^e zouaves. Le 15 juin, à 21 h. 30, deux fortes reconnaissances allemandes essayent d'aborder la tranchée du bois Fumin, devant les 17^e et 19^e Compagnies, elles sont repoussées et dispersées par nos grenadiers et nos mitrailleurs. Au 6^e Bataillon, on entreprend hardiment une tranchée sur la crête dominant le ravin des Abris. Les travailleurs sont harcelés, jour et nuit, par des rafales d'artillerie lourde. Réconfortées par la présence constante de tous les cadres, les équipes se relèvent automatiquement et personne n'abandonne la pelle ou la pioche quel que soit le « marmitage ». Le Capitaine Adjudant-Major Baumé (qui a succédé au Commandant Favre dans le commandement du 6^e Bataillon) est tué par un obus à son poste de commandement. Il y est immédiatement remplacé par le Capitaine Gatinet Adjudant-Major du 5^e.

Dans la nuit du 19 au 20 juin, le Régiment était enfin relevé par le 67^e d'Infanterie ; le 21, il s'embarquait en camions-autos au « Tourniquet » et le soir même, il cantonnait à Ancerville d'où il était transporté, par voie ferrée, jusqu'à Laveline (Vosges).

A la longue liste des pertes en officiers s'ajoutaient plus de quatre cents gradés ou soldats, dont cent tués.

Avant de clore ce chapitre, il convient de rappeler quelques belles citations, entre toutes celles méritées à Verdun : Le Chef de Bataillon Favre Henri, « Officier supérieur remarquable par son calme et sa bravoure. Avait su galvaniser son bataillon. Le 6 juin 1916, à l'attaque du fort de Vaux, voyant la première vague d'assaut accueillie par une violente contre-attaque à la grenade, a devancé la deuxième vague pour entraîner la première en criant : « Allons ! mes enfants, en avant ! en avant ! Est tombé très grièvement atteint d'une balle à la tête. »

Le Lieutenant-Colonel Frié Jean Léon, commandant le 321^e. « A su par son exemple personnel maintenir dans son Régiment l'esprit le plus élevé de discipline et d'abnégation au cours d'une période pendant laquelle il a, non seulement résisté au bombardement, mais attaqué avec succès les tranchées ennemies. »

Girard Gilbert, sergent. « Tué à l'ennemi, alors qu'il surveillait le travail de ses hommes, debout, sous le feu intense d'une mitrailleuse, le 7 juin 1916. »

Chardon Joseph, soldat. « Après la relève de sa Compagnie, le 8 juin 1916, et malgré un violent bombardement, est retourné en ligne pour chercher des blessés. »

Tallot Henri, soldat. « A rempli, pendant quatre jours, les fonctions de guide et d'agent de liaison dans un secteur particulièrement battu, jusqu'à épuisement complet de ses forces et a été mortellement blessé, le 9 juin, en conduisant son Commandant de Compagnie. »



CHAPITRE IV

Deuxième Séjour en Alsace

C'est à Laveline que parut l'ordre daté du 28 juin 1916 prescrivant la formation du Régiment à trois bataillons (par l'adjonction du 4^e Bataillon du 292^e) et son rattachement au 34^e Corps d'Armée.

C'était le commencement de nouveaux et glorieux destins. Le 2 juillet, le Régiment est dans l'Entre-Largue, à Strueth, St-Ubrich et Friessen et reçoit un important renfort en officiers et en hommes du 111^e d'Infanterie.

Le 4 juillet, il entre en secteur à Largitzen, avec un bataillon dans les tranchées de Lüffendorf, un bataillon dans les tranchées des Cinq-Etangs, un bataillon réservé à Friessen.

Il fait partie, désormais, de la 214^e Brigade (Général Anselin) et de la 133^e Division (Général Passaga).

Le nouveau secteur est calme. Dans ce paysage alsacien, coupé de forêts, d'étangs, riche en prairies, en face de la « terre promise » et des clochers intacts se dressant dans la verdure, on vit des heures de détente apaisée, chacun retrouve l'équilibre de ses facultés et une véritable santé morale.

A la fin de juillet, les Bataillons sont tous trois en ligne plus au nord, dans les bois du Bannholz (Bataillon Mège-mont), du Lerchenholz (Bataillon Chamoret), du Schönhof (Bataillon Gatinet), et, comme le terrain se prête aux petites opérations, aux coups de main, aux reconnaissances délicates, on s'entretient dans la hardiesse et la vigilance.

C'est ainsi que dans la nuit du 5 au 6 août, le groupe franc du 5^e Bataillon (Sous-Lieutenant Bouichet), enlève un « ge freite » dans un petit poste allemand détaché de Carspach. Les Allemands cherchent à prendre une revanche au Schönhof quelques jours plus tard, mais ils sont vigoureusement reconduits par les Compagnies de première ligne du 6^e Bataillon.

Cependant, le Lieutenant-Colonel Frié avait dû, dès le milieu de juillet, abandonner le commandement du Régiment. Il partait, vaincu par la maladie, après avoir donné à tous, pendant vingt mois, un bel exemple d'énergie, après avoir eu la joie d'écrire au lendemain de Verdun : « Je suis fier, comme soldat, d'appartenir au 321^e, comme chef de commander à des soldats tels que vous. »

Le Colonel Prudhomme succéda au Lieutenant-Colonel Frié, pendant quelques semaines et dirigea l'entraînement au combat offensif, au cours d'un séjour du Régiment au Camp d'Arches (20 août — 10 septembre), là où fut définitivement constituée la 133^e Division de marche, « la Gauloise. ! »

Embarqué à Dounoux, le 11 septembre, le 321^e débarquait à Ligny-en-Barrois, cantonnait à Givrauval, puis gagnait par étapes, Lavallée et Lévoncourt.

C'est à Lévoncourt que le Lieutenant-Colonel Picard prit le commandement, le 16 septembre. Il allait bientôt faire passer dans toutes les âmes son enthousiasme et sa foi, porter à leur sommet les solides vertus du 321^e, et attacher à notre drapeau l'insigne des Régiments d'Elite.



CHAPITRE V

Verdun

La 1^{re} Bataille offensive

A Fleury

Ainsi, après deux mois et demi, c'était encore Verdun ! La bataille ne s'était pas ralentie depuis juin. Les tranchées et les points d'appui aux noms fameux avaient passé de mains en mains, mais, en s'acharnant pour ne pas paraître vaincu, l'ennemi s'offrait, de plus en plus, aux coups vigoureux d'une armée toujours sur la brèche et jamais lassée dans sa volonté de victoire.

Dans les premiers jours de septembre, après un nouvel insuccès sur Fleury, l'ennemi avait été rejeté de sa première ligne du front : bois de Vaux-Chapitre, Le Chenois, et d'autre part, le départ des divisions allemandes appelées précipitamment sur la Somme, l'obligeait à espacer ses attaques.

Le 20 septembre, le 321^e est tout entier en ligne : à gauche, le 6^e Bataillon (Commandant Gatinet), dans la tranchée Pauly ; au centre, le 5^e Bataillon (Commandant Mégemont), dans les ruines de Fleury-sous-Douaumont et dans la tranchée Vidal ; à droite, le 4^e Bataillon (Commandant de Contenson), à l'ouvrage de Munich et dans la tranchée de Bavière. Les Bataillons d'aile furent relevés après cinq jours, par les Chasseurs de la Division ; le 5^e Bataillon eut l'honneur d'assurer la garde de Fleury jusqu'à la relève du Régiment, (1^{er} octobre). Pendant ces dix jours, une lutte violente d'artillerie, des attaques quotidiennes à la grenade nous coûtèrent plus de deux cents pertes, mais fournirent à nos grenadiers, à nos mitrailleurs, à nos fusiliers, l'occasion de montrer leur endurance et leur habileté. On était toujours ceux de Verdun ! Grâce à des soldats comme Rougemont : ... « Blessé trois fois, a continué à servir son fusil-mitrail-

leur jusqu'à ce qu'il tombe épuisé ». Flambard, Faure, Laurent, Clary, Seguin, comme Templier, l'agent de liaison de la 17^e, le petit étudiant parisien qui conservait le sourire, sous les feux de barrage les plus violents, et faisait l'admiration des « anciens », grâce à des officiers comme le Capitaine Plouhinec (17^e Compagnie), comme les Sous-Lieutenants Mélay, Bénéch, Boirot, secondés par des sous-officiers d'élite, l'Adjudant Bigouret, le brave sergent Maginier (qui tomba, mortellement atteint par un éclat de grenade), le Boche ne put jamais aborder notre ligne.

Le 3 octobre 1916, le Régiment était au repos à Erize-St-Dizier et à Géry. Il apprit, là, qu'il lui serait donné de participer à l'action large, rapide et vigoureuse par laquelle le Général Nivelle voulait rétablir, d'un seul coup, toute la puissance défensive de Verdun.

Le Lieutenant-Colonel Picard organisa, immédiatement, la préparation matérielle et morale. On amalgame soigneusement les renforts de la classe 1917 ; on profite des après-midis d'un automne ensoleillé pour exécuter, sur le terrain, la répétition minutieuse de toutes les phases prévues de l'opération ; on étudie le terrain d'attaque sur des plans relief des cartes à grande échelle ; on entraîne nettoyeurs de tranchée et spécialistes de tout ordre. Aussi bien, qui ne se souviendra, en lisant ces lignes, des « saluts » présidés par l'abbé Martin, l'aumônier du 5^e Bataillon, dans la modeste église d'Erize-St-Dizier ? Qui ne se souviendra aussi des chaudes allocutions du Lieutenant-Colonel, disant à tous sa certitude du succès, sa confiance dans la valeur des soldats de Nouvron, de Vaux, de Fleury ?

Les 21 et 22 octobre, les trois bataillons s'embarquèrent en camions-autos au milieu d'un véritable enthousiasme...

La Victoire de Douaumont

La relève des unités de secteur par les troupes d'attaque commença dans la nuit du 22 au 23. Dès le 23, à 7 h. 30, notre préparation d'artillerie allait en s'accroissant, au point de devenir une trombe sur les tranchées allemandes, et un afflux de prisonniers littéralement terrorisés, vint témoigner de l'efficacité de notre pilonnage.

Le 24 au matin, le Régiment était disposé sur sa base de départ : 5^e Bataillon (Commandant Mégemont), dans la tranchée Pauly, au Nord de Fleury, en liaison avec la 38^e Division, 4^e Bataillon (Commandant de Contenson) à sa droite, en face de la tranchée des Huas, le 6^e Bataillon (Commandant Gatinet), et les Sénégalais en deuxième échelon.

La nuit avait été très froide ; un brouillard glacial avait rendu très difficile la prise du dispositif, mais l'enthousiasme était émouvant, et on le sentit bien, à 11 h. 40 ! heure du déclenchement général, au milieu du crépitements des mi-

trailleuses de Thiaumont et sous les tirs de barrage s'abattant sur Fleury et le ravin des Vignes.

Avec une précision et un ordre admirables, guidées par les chefs de section, la boussole à la main, et se contrôlant mutuellement à travers le brouillard — bienfaisant ! — les vagues d'assaut, serrant de près nos obus d'accompagnement, déferlèrent sur le premier objectif (dépôt 2405, croupe du bois de la Caillette), atteint à midi 35. Aux abris de Chambouillat, sur la voie ferrée, le Sous-Lieutenant Reverchon et une poignée de nettoyeurs font une belle basogne : leurs grenades délogent successivement deux oberléutnants, un Capitaine, un major, 150 allemands déclarant eux-mêmes « qu'ils n'ont rien de mieux à faire que de se rendre. »

Pendant que les unités chargées de la garde du premier objectif, organisent le terrain conquis, les groupements désignés pour la conquête du deuxième objectif (Tourelle de Douaumont pour le groupement Mégemont ; ligne au sud-est de la Tourelle pour les groupements Gatinet et Chamoret encadrant les troupes noires) s'arment et se préparent au bond décisif. Le brouillard se levait par éclaircies et, déjà, l'on devinait, émergeant au-dessus d'un vaste champ de cratères, la masse imposante de Douaumont. La bataille grondait à gauche vers Thiaumont, à droite vers la Caillette, quand à 13 h. 40 ! les groupements s'ébranlèrent joyeusement, pour l'assaut.

Le terrain, extraordinairement bouleversé, rend la progression de plus en plus difficile. Les résistances locales se dessinent : le Capitaine Chamoret voit ses premières vagues fauchées par les mitrailleuses de la Fausse-Côte ; le groupement Mégemont est pris d'enfilade par les mitrailleuses d'Hardaumont. Malgré le terrain, malgré le feu, la marche en avant continue de trou d'obus en trou d'obus, avec un élan irrésistible. On arrive en vue du fossé sud-est du fort et de la Tourelle. C'est alors que le Lieutenant Rambaud, qui commande la Compagnie de tête du groupement Mégemont, constate l'interruption de la liaison avec la 38^e Division. Faut-il attendre les coloniaux ? Non. Il lance en avant le Sous-Lieutenant Leseux. Celui-ci aborde le fossé avec le fusilier Jayr, les grenadiers Dumont et Meydon, met le pied sur l'observatoire et la petite tourelle Est, y capture un sous-officier allemand et 7 hommes, tandis que Jayr ouvre le feu sur le créneau de mitrailleuses de la petite tourelle. Peut-être est-ce donner l'alarme à l'ennemi avant d'être en force ? Qu'importe ! Leseux ne quittera ces lieux fameux où il est entré le premier que lorsqu'il apercevra les premiers éléments du bataillon Croix, retardé par une erreur de boussole.

La patrouille Leseux venait de mériter pour le Régiment l'honneur de recevoir du Général Nivelle cette lettre autographe : « Le Général commandant la 2^e Armée se fait un plaisir de reconnaître que, le 24 octobre 1916, des éléments

du 321^e Régiment d'Infanterie ont pénétré les premiers sur la face est du fort de Douaumont, et en ont pris ou chassé les défenseurs. Il autorise l'insertion de la présente lettre dans le Journal de Marche du Régiment. »

A 15 h. 30, la Tourelle est, et tout le deuxième objectif du Régiment étaient couverts de nos voltigeurs, jalonnant le terrain de leurs panneaux blancs ; les sons graves de l'acoustique apportaient au Lieutenant-Colonel Picard (installé à Chambouillat), la confirmation de la prise de Douaumont et l'aviateur Weymann, nous survolant à 150 mètres à peine, saluait de la main les vainqueurs de la journée. Cependant, une interminable colonne grise de prisonniers remontait le glacis de Chambois vers Fleury.

La nuit s'écoula sans grosses difficultés, l'artillerie allemande encore désorientée, maintenant systématiquement ses barrages vers Fleury. Mais la température devint glaciale et les hommes étaient, littéralement, enfouis dans la boue.

Du 25 au 29 octobre, la tâche d'organisation du Régiment fut rude et sanglante. Un violent bombardement de gros calibre, particulièrement meurtrier aux abords de Douaumont causa des pertes cruelles, et, d'autre part, contre l'ennemi, la boue ne laissait vraiment utilisables que la baïonnette et la grenade.

Malgré un travail surhumain, le ravitaillement arrivait goutte à goutte. Il n'y eut pas une défaillance, pas un murmure. A la Compagnie de mitrailleuses Sonolet qui défend la ligne de la Tourelle, les pièces et leurs servants sont ensevelis plusieurs fois par jour, les pertes atteignent les deux tiers de l'effectif. On « tient », sans faiblir, contre le bombardement, contre le froid et la boue, sous la menace constante de l'ennemi.

Dans la nuit du 23 au 29 octobre, le Régiment était relevé et le 31, il était envoyé au repos à Ancerville.

Au cours de ces glorieuses journées, il avait perdu : quatre officiers tués, le Capitaine Macheboeuf, les Sous-Lieutenants Borde, Drouot, Bonnin, sept officiers blessés, 131 gradés et soldats tués parmi lesquels des sous-officiers d'élite, comme les Adjudants Pierre, Robert, Aubebert, Comby, 531 blessés.

Mais, grâce à tous ces braves, il avait mérité la croix de guerre épinglée à son drapeau, le 6 novembre 1916, par le Président de la République, avec la citation suivante :

« Sous le commandement du Lieutenant-Colonel Picard, s'est porté à l'attaque, le 24 octobre 1916, avec une remarquable énergie. A porté d'un seul élan nos lignes à 2 kilomètres 500 plus avant, après avoir vaincu les plus grosses difficultés de terrain ; s'employant à fond avec un courage et un sang-froid remarquables. A fait 600 prisonniers, pris 15 mitrailleuses, et a permis, par son intervention, la conquête d'un important point d'appui. »

Les Chefs de Bataillon Mégemont et de Contenson reçu-

rent la croix d'officier de la Légion d'Honneur. Les Capitaines Chamoret, Sonolet, Plouhinec, Rigal, le Lieutenant Chapou furent faits chevaliers. Les Adjudants Bigouret, Plevinski, Vêze, les sergents Font, Lioret, les soldats Lacroche, Rouchet, Rivière de Borderies, Blanc, Tixier, reçurent la médaille militaire. Le Chef de Bataillon Gatinet, les Lieutenants Benech, Reverchon, Bergeret, les Sous-Lieutenants Deplat, Bonnin, Méalle, Rambaud, l'Adjudant Pierre, le sergent Martignat, les caporaux Morel, Massard, Lainé, les soldats Jullien, Portejoie, Fraysse, Mariani, Revardeau, Rougier, etc., furent cités à l'ordre de l'Armée ou du Groupe-ment Mangin.

Enfin, le Général Passaga commandant la 133^e Division, décidait, le 8 décembre 1916, qu'à partir de ce jour, le Régiment s'appellerait «Nouvron-Douaumont.»

Le Général Vérillon vint remplacer le Général Anselin, tué glorieusement le jour de l'attaque. Dès le 7 novembre, le 321^e avait reçu un gros renfort et il s'entraînait sur le terrain de la Houpette en vue d'une nouvelle attaque destinée à élargir et à consolider définitivement le succès du 24 octobre. Au cantonnement d'Ancerville, le théâtre aux Armées et la joyeuse troupe d'artistes «volontaires», Pieyre, Grillet, Dozonce, le Coz, Bonnet entretenaient la gaieté.

La Journée du 15 Décembre

La prise de Bezonvaux

Dans la nuit du 13 au 14 décembre, le Régiment — transporté de nouveau à Verdun — quitta Belleray et la caserne Bévaux pour prendre son dispositif d'attaque au nord-est du ravin de la Faune Côte : le 5^e Bataillon (Commandant Mégemont), à gauche, appuyé à la route qui du fort de Douaumont mène à l'ouvrage d'Hardaumont; le 6^e Bataillon (Commandant Gatinet), à droite appuyé à la Batterie 3908; le 4^e Bataillon (Commandant de Contenson), en deuxième échelon derrière les 5^e et 6^e.

Un premier bond devait amener les deux Bataillons de tête à 1400 mètres au-delà de la ligne fortifiée Carrière Nord, Carrière Sud. Après passage de lignes, le 4^e Bataillon (aidé du 116^e B. C. A.), se porterait à l'attaque du village de Bezonvaux.

Mais, cette fois, nous ne pouvions bénéficier de la surprise. Les Allemands ripostèrent vigoureusement à notre préparation d'artillerie. Le 5^e Bataillon, en particulier, éprouva des pertes sérieuses sur la base de départ et le Commandant Mégemont n'hésita pas à devancer de quelques minutes, l'heure H fixée, le 15, à 10 heures. De même que dans l'inoubliable journée du 24 octobre, le départ fut magnifique au 321^e. A dix heures et demie, le Sous-Lieutenant Mercier, de la 19^e Compagnie, le sergent Giraud et le soldat

Lignières escaladaient les pentes de la Carrière sud, et bondissaient sur un groupe de mitrailleurs allemands au moment précis où ils mettaient en batterie, frayant ainsi la route à tout le 5^e Bataillon, cependant que le 6^e Bataillon progressait d'un irrésistible élan dans le ravin du Fond du Loup... Les prisonniers affluèrent.

Le 4^e Bataillon fut moins heureux : à midi 30, il était contraint de stopper devant le feu meurtrier des mitrailleuses postées dans la tranchée des Deux-Ponts. De même, à droite, l'ouvrage de Bezonvaux tient toujours, à la nuit tombante.

Une manœuvre hardie allait rétablir la situation. Dans la nuit du 15 au 16 décembre, vers minuit, le Commandant Gatinet, recevait l'ordre de grouper sous son commandement le 102^e B. C. Pl., et le 6^e Bataillon et d'enlever la tranchée des Deux-Ponts.

C'était une mission délicate que celle de réunir et d'orienter, dans l'obscurité d'une nuit d'hiver, deux bataillons essayés sur un kilomètre de profondeur, alors que les liaisons étaient encore incertaines sur un terrain détrempé et chaotique.

L'énergie et l'activité du Chef du 6^e Bataillon, son ascendant sur sa belle troupe surmontèrent tous les obstacles. Avant le jour naissant, les Chasseurs marchaient sur Bezonvaux, à cheval, sur le boyau de Cologne, suivis du 6^e Bataillon qui, à hauteur de l'ouvrage de Bezonvaux, fit à gauche et gravit les pentes ouest du Fond du Loup. Les 21^e (Lieutenant Rambaud) et 22^e Compagnies (Lieutenant Frappa), se rabattent brusquement sur la tranchée des Deux-Ponts; une lutte sévère s'engage, mais le Sous-Lieutenant Leseux l'abrège, avec une poignée d'hommes, en se précipitant sur l'ennemi (deux Compagnies environ), qu'il met en complet désarroi. Deux cents prisonniers, dont 6 officiers, de nombreuses mitrailleuses, 4 minenwerfer lourds, des munitions de toutes sortes tombent entre nos mains.

La 23^e Compagnie entre alors en ligne; on achève le nettoyage, on descend dans le fond des Rousses et on escalade les pentes nord pour prêter main-forte aux zouaves de la 37^e Division et s'assurer la lisière nord de Bezonvaux en maîtrisant la tranchée Bochemar. Il est 9 h. 30. Le 6^e Bataillon a marché et combattu, toute la nuit, enlevé le dernier objectif par une opération au cours de laquelle il avait fallu lutter à la fois, contre la neige, l'obscurité profonde, l'extrême difficulté des communications et des liaisons, enfin, un ennemi résolu à conserver un important point d'appui.

Le Régiment fut relevé dans la nuit du 16 au 17 décembre. La victoire, qui coûtait : 5 officiers tués, les Sous-Lieutenants Carton, Barbe, Darrigol, Melay, le Capitaine Collard qui, de son lit de douleur, à l'ambulance, trouva la force d'écrire pour sa Compagnie une lettre admirable; 8 officiers blessés; 200 sous-officiers, caporaux et soldats tués; 438 blessés.

Il avait mérité cette magnifique citation :

« Aux attaques du 15 décembre 1916, commandé par le Lieutenant-Colonel Picard, a porté gaillardement et d'un bel élan sa première ligne à 3 kilomètres en avant, triomphant d'une résistance opiniâtre de l'ennemi ; au cours de cette attaque, a enlevé un important butin dont 20 pièces d'artillerie, 30 minenwerfer et 15 mitrailleuses, et capturé plus de mille prisonniers », à côté de laquelle il est équitable de transcrire celle-ci :

Le Général Commandant la 2^e Armée cite à l'ordre de l'Armée :

« Le Chef de Batail. Gatinet Albéric : Officier supérieur aussi modeste que brave et rempli d'initiative. S'est déjà distingué à la prise du fort de Douaumont le 24 octobre. Chargé, au cours de la nuit du 15-16 décembre, de constituer un détachement pour mener l'attaque de Bezonvaux et faire tomber des tranchées organisées et garnies de fils de fer intacts qui en défendaient les abords, a su, par un admirable effort d'énergie, de sang-froid et de volonté, organiser, en pleine nuit, par la neige, une troupe d'attaque bien ordonnée. A mené le combat avec la plus grande intrépidité, fait 300 prisonniers, jeté le désarroi chez l'ennemi, et atteint les objectifs assignés, par un combat corps à corps. »

Le Capitaine Fourny, le Lieutenant Frappa, les Sous-Lieutenants Benech, Melay furent faits chevaliers de la Légion d'Honneur.

Le Chef de Bataillon Mégemont, le Capitaine Rigal, le Lieutenant Igier ... « Interpellé, en face de sa section, par les Allemands en force qui croyaient le voir mettre bas les armes, s'est impétueusement précipité à la baïonnette, culbutant l'ennemi, lui faisant 30 prisonniers et ouvrant la brèche pour ses camarades... », le Lieutenant Carton, les Sous-Lieutenants Leseux, Plewinski, les sergents Sarrazin, Rion, Butor, le caporal Morliéras, les soldats Piccinini, Loubet, Perlong furent cités à l'Ordre de l'Armée ; le sergent Quinault, le caporal Cavau reçurent la médaille militaire.

En deux mois, le 32^e avait acquis le droit au port glorieux de la fourragère. Il était définitivement sacré Régiment d'élite !

Le Secteur de Bezonvaux

Après la victoire du 15 décembre, le Régiment avait été envoyé de nouveau à Ancerville, où la population lui réservait toujours un chaleureux accueil. Il y reçut la première visite du Général Valentin appelé au commandement de « la Gauloise » en remplacement du Général Passaga promu commandant du 32^e C. A., et, aux derniers jours de l'année, les unités se reconstituèrent par un gros renfort provenant du 240^e Régiment d'Infanterie dissous.

Le 1^{er} janvier 1917, sur la place d'Ancerville, le Lieutenant-Colonel Picard fut l'objet d'une manifestation spontanée de confiance et d'affection. Pour y répondre, il sut, comme toujours, trouver les paroles qui allaient droit au cœur de ses « poilus ».

Le Régiment était prêt, de nouveau, pour la bataille ; les circonstances l'amènèrent à reprendre la tranchée dans des conditions particulièrement dures.

Le 12 janvier 1917, le 32^e est en ligne dans la partie ouest de son dernier secteur d'attaque, la zone d'Hassoule : un Bataillon accroché aux pentes nord du fond des Rousses un Bataillon en soutien échelonné sur le plateau entre le Fond du Loup et le Ravin d'Hassoule ; le 3^e Bataillon en réserve à Belleray.

Ce fut pour tous un mois sévère. Une épaisse couche de neige couvrait le sol et les Compagnies de première ligne étaient mal protégées contre le froid, de jour en jour plus rigoureux. De la tranchée Bochemar solidement organisée, l'ennemi nous harcelait par ses minenwerfer ; son artillerie, très active, arrosait, sans répit, le fond des Rousses, le plateau au sud, le ravin de la Fausse-Côte au moyen d'obus toxiques. Brancardiers, coureurs, ravitailleurs, téléphonistes, (ceux-ci stimulés par l'exemple de leur vaillant chef le Lieutenant Blettery), accomplirent de véritables tours de force et souffrirent durement. En première ligne, au poste d'écoute de la Barricade, placé à quelques mètres du Boche, trois braves officiers les Sous-Lieutenants Vellas, Varreau, Bonnet tombèrent successivement en donnant l'exemple d'un beau courage. Le Sous-Lieutenant Besson, qui s'était brillamment conduit à Vaux, fut tué au cours d'une reconnaissance délicate, les Lieutenants Rambaud et Chabanette grièvement blessés au cours d'un combat à la grenade. Enfin, malgré la fréquence des relèves intérieures, les gelures de pieds aggravèrent fortement les pertes par le feu et lorsque le Régiment quitta le secteur, le 9 février, il avait payé un lourd tribut sur un sol déjà chèrement conquis.

Une période de réelle détente s'imposait.



CHAPITRE VI

La 2^{me} Bataille de l'Aisne

La Préparation

Deux semaines de cantonnement à Jussécourt et Heitz-le-Maurupt, pendant lesquelles le Régiment incorpora un renfort de la classe 1917, puis débarquement à Mourmelon-le-Petit, d'où les bataillons vont s'installer, le 4^e à Sept-Saulx, le 5^e au Camp de Châlons (à proximité du quartier National, P. C. du Colonel), le 6^e dans la région de Cuperly.

Jusqu'au 21 mars, les séances d'instruction alternent avec les travaux d'équipement offensif du front de Champagne. Cependant, les grandes nouvelles se succèdent : la Révolution Russe, l'entrée en ligne de l'Amérique, le repli allemand sur Saint-Quentin. Au Régiment, on s'entretient surtout du rôle qui échoit à la 133^e Division, dans la grande offensive projetée par le Général Nivelle. La « Gauloise » sera division d'exploitation, en arrière du 20^e Corps chargé, lui, d'attaquer le massif du Chemin des Dames, véritable charnière du front occidental, au nord de Vendresse-Troyon, et en direction de Laon, objectif du 321^e, après le passage de lignes.

Du 21 mars au 14 avril, le Régiment gagna, par étapes, sa zone d'opérations, par Athis, Saulchery, la Ferté-s-Jouarre Oulchy-la-Ville, Tannières, Mont Notre-Dame, Viel-Arcy où il bivouaqua le 14 avril.

Les Attaques du 16 Avril et du 5 Mai 1917

Le 16 avril, au petit jour, les bataillons sont en place dans les abris de « Madagascar ». A huit heures, ils entament la marche d'approche derrière le 20^e Corps engagé dès six

heures, 5^e et 6^e Bataillons en première ligne, 4^e Bataillon en réserve.

Les unités s'étaient en petites colonnes dans le bas-fond à l'ouest de Vendresse-Troyon, gravissent sous les tirs de barrage, les pentes sud du plateau de Beaulne-Chivy et traversent les premières lignes allemandes que le 20^e Corps vient d'enlever.

Dès que les éléments de tête atteignent le fond du ravin de Chivy ils sont pris d'écharpe par des mitrailleuses postées à Chivy, et qui ont échappé au nettoyage. Mais, rien ne peut arrêter l'élan des 5^e et 6^e Bataillons qui les porte, bientôt, jusqu'à la tranchée Fuleta, sur la crête opposée. Là, il faut stopper ; devant nous, l'attaque est enrayée par des résistances soustraites à la préparation. Nous talonnons les troupes d'assaut.

Durant 5 jours, les 5^e et 6^e Bataillons demeurèrent accrochés à la Fuleta sous un bombardement meurtrier et sans cesse accru, puis, le 21 avril, le Régiment reçut l'ordre de relever les troupes du 20^e Corps (9^e Zouaves et 1^{er} Mixte), échelonnées entre l'arbre de Cerny et le ravin de Paradis.

C'est au cours de la reconnaissance préliminaire que le Lieutenant-Colonel Picard, grièvement blessé dans le ravin de Paradis, dut se séparer du 321^e dont il était l'âme et à qui il pouvait tout demander.

Son adjoint, le Capitaine Bordez, blessé lui aussi à ses côtés, reçut la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur avec ce motif : « Le 21 avril 1917, blessé grièvement et enseveli sous un abri avec le Colonel a donné un bel exemple de sang-froid, d'énergie et d'abnégation, en se préoccupant avant tout, dès qu'il eut réussi à se dégager, de secourir cet officier et d'aviser le commandement. A refusé de se laisser évacuer avant d'avoir renseigné minutieusement le nouveau Chef de Corps sur les opérations engagées. »

Le Colonel Hoff venait de succéder au Général Vériillon dans le commandement de la Brigade. Le Commandant Mégemont prit le commandement par intérim du Régiment.

Du 21 au 28 avril, la tâche d'occupation fut rude. Prévoyant d'autres attaques, l'ennemi augmentait quotidiennement son artillerie et s'efforçait de nous déloger des nouvelles positions de départ. C'est ainsi que le 25 avril, au soir, les pionniers de la Garde se ruaient sur la tranchée Déva tenue par le 4^e Bataillon. Ils éprouvèrent un sanglant échec, grâce à la ténacité de tous, à la bravoure et à l'énergie du Lieutenant Igier (commandant la 14^e Compagnie), qui « Menant lui-même le combat à la grenade, barra un boyau menacé jusqu'au moment où il fut blessé » ; grâce aussi à des sous-officiers, comme le sergent Gaudron, le sergent Coquillat, qui : « l'ennemi ayant fait replier un de nos postes avancés, s'est porté résolument en avant, accablant l'ennemi de grenades, le refoulant de 100 mètres, laissant derrière lui 23 cadavres dont un officier. »

Le Capitaine Richard était tombé bravement en tenant tête à ce rude assaut. Le Lieutenant Igier fut fait Chevalier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille; le sergent Coquillat, le grenadier Soury, reçurent la médaille militaire.

Cependant, le haut commandement envisageait la reprise de l'offensive, et, limitant cette fois son ambition, à la conquête de la crête qui surplombe l'Ailette, il assigna au Régiment la mission d'attaquer, le 5 mai, en direction de Courtecon.

Quelques jours de répit à Euilly et Villers-en-Prayères où l'on incorpora, en hâte, un renfort indispensable, puis les trois bataillons revinrent en ligne, en face de la tranchée du Pirate, encadrés à gauche par le 37^e Régiment d'Infanterie, à droite par le 102^e B. C. P.

Le 5 mai, à neuf heures, nos premières vagues d'assaut bondissent en avant, avec la fougue coutumière. Mais la préparation d'artillerie avait été inefficace sur des retranchements profonds, garnis d'abris bétonnés, sur des « creutes » complètement défilées. L'ennemi, prévenu de nos desseins, avait accumulé les moyens de défense, et, sur le front du seul 5^e Bataillon (Capitaine Fourny), dix mitrailleuses se révélèrent. Dès les premières minutes, suivant le déclenchement de l'attaque, les Sous-Lieutenants Marchand, Barillot, Pastre, Coste, Méalle, Chabanette, Guyard; les aspirants Gourdin, Canel, le Sous-Lieutenant Leseux, l'héroïque Leseux, celui de Douaumont et de Bezonvaux, tombent à la tête de leurs hommes, devant le réseau allemand insuffisamment détruit. Notre assaut était brisé.

Le Commandant Mégemont représenta au Commandement qu'il ne pouvait être question de le renouveler. D'ailleurs, le sacrifice n'avait pas été inutile: en obligeant l'ennemi à concentrer sur nous des moyens puissants, il avait permis une progression importante à l'est de Cerny. Le reste de cette malheureuse journée fut consacré à réorganiser sur place les unités mélangées, à repousser, vers 17 heures, une contre-attaque allemande au cours de laquelle fut tué l'un des plus vaillants officiers du 6^e Bataillon: le Capitaine Frappa.

Pendant la nuit un violent orage vint ajouter aux fatigues de tous; rien n'empêcha le Médecin aide-major Bayle du 5^e Bataillon et ses brancardiers de se dévouer, à plusieurs reprises, pour aller chercher nos blessés entre les deux tranchées.

Le 8 mai, le Régiment — fortement diminué dans ses cadres et dans ses effectifs — était relevé et dirigé sur Jouglaignes d'où il alla s'embarquer à destination de Dunkerque.

Le 14 mai, le 321^e cantonnait aux environs de la ville, le 6^e Bataillon à Saint-Pol; le 5^e Bataillon à Petite-Synthe; le 4^e Bataillon à Mardyk.

Il allait, bénéficiant des sages mesures prescrites par le Général Pétaïn, appelé à la tête des Armées Françaises, panser ses blessures, refaire ses forces sur les plages du Nord et reconstituer ses unités, car, à la liste si longue des officiers et des sous-officiers tombés pendant les journées d'avril et mai, il fallait ajouter près de 800 gradés et soldats tués ou blessés.

Quelques citations parmi celles méritées au Chemin des Dames :

Delarbre, caporal brancardier, aumônier du 4^e Bataillon. « D'une haute valeur morale, a donné, en toutes circonstances, les preuves du dévouement le plus absolu et d'un complet mépris du danger. S'est constamment multiplié sous les plus violents bombardements pour secourir, panser et transporter les blessés. A été tué alors qu'il prodiguait ses soins à un mourant, en terrain découvert, et sous un violent tir de barrage. »

Lieutenant Blettery. « Brillant officier, modèle de dévouement et d'entrain. Déjà cité cinq fois pour sa belle conduite au feu. S'est distingué, à nouveau, dans la journée du 5 mai 1917, au cours de laquelle il a été grièvement blessé en assurant bravement une mission de liaison sous un violent bombardement. »

Sous-Lieutenant Marchand Léon. « Officier d'une bravoure allant jusqu'à la témérité. A brillamment entraîné sa section à l'assaut du 5 mai 1917. Est tombé mortellement blessé en essayant de s'emparer d'une mitrailleuse ennemie qui arrêtait la progression. »

Sous-Lieutenant Barillot Pierre. « Chef de section d'un calme et d'une bravoure remarquables. Le 5 mai 1917, a entraîné sa section à l'assaut des positions ennemies avec la plus grande énergie. Blessé pendant la progression de son unité, n'a pas moins continué à la commander. Est tombé, à nouveau peu de temps après, mortellement atteint. »

Sous-Lieutenant Coste. « Excellent officier, d'une bravoure à toute épreuve. Le 5 mai 1917, a brillamment enlevé sa section à l'assaut des lignes ennemies, sous un feu intense de mitrailleuses. Est tombé glorieusement à la tête de sa troupe. »

Le Floch Jean, caporal. « Caporal mitrailleur énergique, exerçant sur ses hommes un ascendant remarquable. A l'attaque du 5 mai, sa mitrailleuse étant enrayée, a mené le combat au mousqueton et a affirmé de belles qualités d'audace et d'initiative. »



CHAPITRE VII

La 2^{me} Bataille des Flandres

La Préparation

Pendant près de trois mois, ce fut pour la 133^e Division une période de calme et de recueillement auxquels elle était peu habituée. Le Lieutenant-Colonel Chombart de Lauwe vint, au milieu de juin, prendre le commandement du Régiment, et, peu après, les trois bataillons étaient employés à des travaux préparatoires à la grande offensive projetée pour l'été 1917, les 4^e et 6^e Bataillons dans la région de Rousbrugge, le 5^e Bataillon, sous la tente, au Camp d'Eikhoek où il fraternisa quotidiennement avec un bataillon néo-zélandais.

Cependant, le canon grondait terriblement sur le front Steenstraat-la Basse-Ville. L'armée anglaise, appuyée par l'armée française Anthoine entamait une formidable préparation d'artillerie, à la suite de laquelle elle espérait pouvoir dégager la côte belge, base principale des sous-marins allemands. Quatre mois durant, les attaques se succédèrent avec de gros succès tactiques, mais sans qu'on puisse obtenir le résultat cherché.

La Bataille commença le 31 juillet. Le Régiment ne fut appelé en ligne, pour la première fois, que le 17 août. Il quitta Frethun où il accomplissait une période d'instruction, pour aller tenir, pendant un temps très court, les tranchées de Reninghe, à Drie Grachten, et la presque île de Poesele que les fusiliers-marins venaient de nettoyer. Là, il apprit à connaître le terrain particulièrement difficile des Flandres, ce sol spongieux, gorgé d'eau où émergent, de notre côté, boyaux et tranchées en relief, mais à peine visibles dans les hautes herbes et la verdure, cette plaine monotone offrant à l'observation, çà et là, du côté allemand, des fermes ruinées, et des abris bétonnés en superstructure, tout cela sous le ciel embrumé, d'une tristesse écrasante.

Encore quelques jours de répit dans la région de Calais, puis, pendant septembre et octobre, on fait alterner de brefs séjours à l'arrière avec l'occupation du secteur qui sera la base de départ du 321^e, lors d'une attaque prochaine.

Ces périodes de tranchée, dans la zone de Bixschoote furent caractérisées par une lutte d'artillerie sévère causant des pertes sensibles parmi lesquelles le Régiment eut à déplorer la mort du Capitaine Durel, le brillant commandant de la 18^e Compagnie.

Au cours de septembre, le 4^e Bataillon (Commandant De-bombourg), repousse vigoureusement un coup de main allemand; aux premiers jours d'octobre, il subit, sans broncher, un violent bombardement par obus toxiques.

Enfin, les pluies d'automne transformèrent le terrain en un vaste bourbier, et chacun n'eut plus qu'un désir : en sortir pour attaquer.

L'opération projetée comportait le franchissement du Saint-Jansbeck bordé de marécages légèrement dominés par une crête boisée, où l'ennemi avait construit de nombreux abris de mitrailleuses.

Des coups de sonde étaient nécessaires; ils furent multipliés dans la première quinzaine d'octobre.

Le Sous-Lieutenant Véze, du 6^e Bataillon, débuta par un coup de maître : le 13 octobre, il passa le St-Jansbeck avec une poignée d'hommes, cerna par surprise un blockhaus allemand et ramena 27 prisonniers en leur faisant franchir le ruisseau sur des arbres flottants, sous le feu des mitrailleuses ennemies. A cette occasion, le vaillant officier obtint une citation à l'ordre de l'Armée, le sergent Gouttefangeas reçut la médaille militaire, le sergent Eon, les caporaux Dalinet et Brun, le soldat Dubois, furent cités à l'ordre.

Les Attaques des 26 et 27 Octobre 1917

Dans la première partie de la nuit du 26 octobre, les sapeurs du Génie, aidés de nos pionniers, avaient jeté des passerelles sur le St-Jansbeck. Dès 4 heures, le 4^e Bataillon (Capitaine Chamoret) et le 5^e Bataillon (Commandant Gatinet), entament le mouvement délicat qui doit les amener jusqu'à la base de départ, au nord du ruisseau.

Précédant le 6^e Bataillon, l'Aspirant le Foll pousse une pointe hardie jusqu'à un blockhaus fortement défendu et dissimulé dans le bois Max. Le caporal Camus, le soldat Soucat sont tués, le Foll est blessé, mais trouve la force de rendre compte et de rester sur place pour fixer la résistance. De même, devant le front du Bataillon Chamoret, une mitrailleuse installée au bois Paul, tue le Sous-Lieutenant Leca, blesse mortellement le Capitaine Dhaussy et l'adjudant Ollitrault. Une patrouille se glisse résolument, accable les Allemands de grenades, en tue six, fait neuf prisonniers.

Cependant, les deux bataillons franchissent le St-Jansbeck sous un barrage d'artillerie lourde et abordent le marécage. C'est là que commencent les véritables difficultés.

Il faut arracher nombre d'hommes à l'enlèvement. Les plus favorisés dans leur marche s'enfoncent jusqu'aux genoux,

Pour sauver leur matériel et leurs munitions, les mitrailleurs du Lieutenant Malon doivent accomplir de véritables prodiges. Enfin, à six heures, les unités sont en place; notre double barrage se met en mouvement et les premières vagues le suivent de près.

A gauche, le 4^e Bataillon, progressant dans la boue mais sans être trop gêné par le feu, parvient à son objectif, et pousse même la 14^e Compagnie à l'ouest de la ferme du Hibou, au-delà d'un large blanc d'eau que notre aviation avait signalé comme un obstacle probablement infranchissable. A droite, la 22^e Compagnie (Lieutenant Igier), prend d'assaut, clairon en tête et sonnant la charge, la ferme Mazeppa àprement défendue, enlève ensuite la ferme Draihank et s'arrête seulement devant le barrage d'artillerie assis sur l'objectif atteint. La 21^e Compagnie, (Capitaine Laligand), saisit, de même, la ferme du Hibou, malgré le tir d'artillerie, malgré l'inondation, y fait des prisonniers et s'y installe. Mais, au nord de la position ainsi atteinte sur toute la ligne, la ferme Honoré semble une menace sérieuse pour le lendemain et il importe de savoir si la tranchée du Tour, qui forme saillant au sud de la ferme, peut nous servir à la maîtriser. C'est alors que le Sous-Lieutenant Plewinski de la 6^e C. M., se glissant, seul, sous notre propre barrage franchement à la découverte et va vérifier que la tranchée du Tour est vide de défenseurs.

Le lendemain, 27 octobre, les bataillons Chamoret et Gatinet reprirent leur marche en avant à 5 h. 15. La 22^e Compagnie se jette dans la tranchée du Tour, encercle la ferme Honoré, l'incendie à la grenade et va dépasser la ligne qui lui a été fixée, quand elle est prise sous le feu violent des mitrailleuses de Klostermolen. Elle s'accroche au terrain, riposte vigoureusement et s'organise, ayant largement rempli sa mission. La 21^e Compagnie a réussi, elle aussi, à atteindre son objectif, mais elle a perdu son chef, le Capitaine Laligand et le brave Aspirant le Foll, blessé la veille, est tombé glorieusement en entraînant sa section à l'assaut d'un blockhaus.

Cependant, le Sous-Lieutenant Olivier de la 23^e Compagnie accomplissait une bonne besogne de nettoyage : à Jésuitengood, à Aschoop, il cueillait prisonniers, mitrailleuses et lance-bombes.

Au Bataillon Chamoret, c'est la ferme de l'Hermine qu'il faut atteindre. On se saisit, d'abord, de la ferme Gilles, de la ferme des Obusiers, pendant que notre artillerie lourde martèle les bétons de l'Hermine, mais les pertes sont sensibles : Le Lieutenant Rigollet commandant la 13^e Compagnie est tué, et, à six heures, au moment où il donnait ses ordres pour l'organisation du terrain conquis, le Capitaine Chamoret qui avait conduit l'attaque avec tant de vigueur et d'habileté, tombait à son tour, très grièvement blessé.

A ce moment, le 5^e Bataillon (Commandant Mégemont), venait dépasser les lignes du 4^e Bataillon. Il avait, au jour

naissant, franchi le St-Jansbeck, surmonté dans les bois Jack et Paul des difficultés de terrains inouïes, et il devait maintenant, s'emparer de Kippe et pousser, si possible, l'exploitation jusqu'aux objectifs les plus éloignés : fermes du Gyroscop et du Grand-Père.

Un temps d'arrêt à l'Hermine pour assurer les liaisons avec les fusiliers-marins et les chasseurs, se renseigner sur le combat, et le Bataillon marchant, comme à la manœuvre, continue la progression, sa gauche appuyée à la route d'Ypres. Mais, le sol devient de plus en plus mouvant, et, en outre, les mitrailleuses de la région d'Aschoop nous prennent d'écharpe. Le Capitaine Adjudant-Major Fourny, tombe grièvement blessé d'une balle au ventre; les hommes sont contraints de ramper dans la boue, d'utiliser des trous d'obus où ils ont de l'eau jusqu'à la ceinture.

Qu'importe! le Capitaine Plouhinec, le Lieutenant Pizon, au premier rang de leurs Compagnies, les entraînent inlassablement en avant. On progresse lentement, mais on s'accroche au barrage qui, maintenant, «roule» trop vite à notre gré. A Castel Britannia, le caporal Pumont, et ses nettoyeurs cueillent 2 officiers et 20 hommes. La Compagnie Plouhinec (17^e) moins gênée par le feu que la 18^e Compagnie, a atteint Kippe à l'heure prévue et lance, sans tarder, sur la ferme du Gyroscop, le Sous-Lieutenant Peynot et la section de mitrailleuses Robert.

A sa droite, le Lieutenant Pizon, privé de deux chefs de section grièvement blessés, obligé de contrebalancer vigoureusement les mitrailleuses de la ferme Sully, s'empare seulement, à midi, de la ferme du Grand-Père où l'adjudant Bigouret capture une mitrailleuse Maxim.

Ainsi, dès 13 heures, le 5^e Bataillon avait intégralement rempli sa mission. Sur un terrain que les Allemands eux-mêmes jugeaient infranchissable, il avait parcouru, sous le feu, trois kilomètres, dans un ordre parfait.

Le Régiment fut relevé dans la nuit du 28 octobre, et après un court séjour à Oostveteren, transporté, le 6 novembre, dans la région de Pitgam.

Le 10 décembre 1917, le Général Pétain épinglait à son Drapeau la croix de guerre méritée les 26 et 27 octobre, avec cette troisième citation :

« Sous le commandement du Colonel Chombart de Lauwe, les 26 et 27 octobre 1917, sous le feu des mitrailleuses et de l'artillerie ennemies, à l'aide de passerelles établies par ses pionniers travaillant dans l'eau jusqu'aux épaules, a franchi le St-Jansbeck débordé, puis, s'avancant par l'ouest de la forêt d'Blouthulst, a conquis, dans un élan superbe, sur 3 kilomètres de profondeur un terrain couvert de marécages et de points d'appui fortifiés. »

Le Commandant Gatinet fut nommé Officier de la Légion d'Honneur. Le Sous-Lieutenant Plewinski reçut la croix de Chevalier. Le Capitaine Plouhinec, le Sous-Lieutenant Olli-

vier, le soldat Tankéré (18^e Compagnie), furent cités à l'ordre de l'Armée. Le brancardier Ganet, les sergents Pacaud, Chatoux, reçurent la médaille militaire. Enfin, la croix d'Officier de la Légion d'Honneur fut remise à l'ambulance, aux Capitaines Fourny et Chamoret, accompagnée, pour chacun d'eux, d'une magnifique citation.

Le Secteur de Nieuport

Le repos à Pitgam fut de courte durée. Le 15 novembre, le 321^e débarquait à Coxyde et, le lendemain, il entrait en secteur, pour quinze jours, dans les tranchées au nord de l'Yser, à Nieuport-Ville. Là, il eut encore à subir l'inondation, les bombardements par obus toxiques, mais sa vigilance n'en fut pas mise en défaut, et, le 22 novembre, l'un de nos postes avancés étant attaqué, l'Adjudant-Chef Morgant de la 17^e Compagnie, entraîna, immédiatement, une patrouille hors de la tranchée, se lança bravement à la poursuite de l'ennemi et ramena un vice-feldwebel blessé près du parapet allemand.

Décembre fut marqué par un accident tragique qui montra une fois de plus, que dans cette guerre le champ de bataille était immense de même que le sacrifice était sans limites. Le Régiment relevé de Nieuport, se trouvait au repos à Oye, près de Calais. Une bombe d'avion écrasa la maison où se réunissaient chaque soir les mitrailleurs de la 5^e C. M., cantonnés dans le hameau de l'Etoile. Douze furent tués, quinze grièvement blessés. La Compagnie dut être reconstituée.

Le 1^{er} janvier 1918, le Régiment était ramené dans la région d'Oost-Dunkerque, et cette fois, appelé à tenir les tranchées de Nieuport-Bains sur le front de terre et le front de mer. L'Yser le séparait de l'ennemi; la boue était absente des tranchées et boyaux creusés dans le sable des Dunes, ce fut une sorte de répit, malgré les bombardements toxiques et les fatigues imposées par des travaux urgents.

Le 10 février, le 4^e Régiment Belge de Carabiniers relevait les trois Bataillons, qui, après quelques jours de repos aux environs de Calais, étaient ramenés ensuite dans la région d'Adinkerque avec une mission de travaux d'organisation sur la deuxième position. C'est là, au camp Jeannot, que M. Clémenceau, Président du Conseil, vint visiter le 321^e, le 24 février.

Nouveau séjour au camp du Petit-Courgain, à Mark et à Pont-de-Coulogne, et enfin, le Régiment est transporté, le 22 mars, à Rexpoëde pour participer à des travaux entrepris vers Hondshoote.

Il ne resta à Rexpoëde que jusqu'au 25 mars : la Bataille de France était commencée et il devait être donné au 321^e d'affirmer ses magnifiques qualités guerrières aux jours les plus sombres comme aux jours les plus glorieux de l'année des ultimes sacrifices.

CHAPITRE VIII

La

Campagne défensive de 1918

La Bataille de l'Avre-Moreuil

Le 21 mars, par la bataille entre Oise et Somme, l'ennemi a enfoncé le front sur une vaste étendue à la soudure des armées françaises et anglaises. Il regagne le terrain perdu une année auparavant. Il menace Amiens!

La 133^e Division débarquée à Boves, le 26 mars, est jetée dans la bataille avec la mission d'organiser un repli derrière l'Avre, de Moreuil à Braches. Mais, dès le 27, le Général Foch « Commandant en Chef sur le front de bataille » ordonne d'étayer, au plus tôt, le 18^e C. A. britannique.

Le 27 au soir, le 4^e Bataillon (Commandant Roitg), est à Plessis-Rozainvilliers, en liaison avec la 56^e D. I., à Davenescourt-Contoire, le 6^e Bataillon (Commandant Gatinet), tient Mézières, en liaison avec le 401^e; le 5^e Bataillon (Commandant Mégemont), est réserve à Villers-aux-Erables.

Le lendemain, les renseignements sur l'ennemi se précisent il occupe Rosières, Rouvroy, Bouchoir; il progresse sur Davenescourt par Arvilliers. Vers 10 heures, le 4^e Bataillon qui avait poussé des éléments jusqu'à Haugest, est attaqué par des forces importantes et doit se replier sur les lisières de Plessier. Le 6^e Bataillon tient ferme à la lisière sud de Mézières et à la Cote 101.

Enfin, le lendemain Vendredi-Saint, tout notre front s'enflamme. Dès 13 heures, les Britanniques retraitent de Mézières vers l'ouest, découvrant notre gauche. En même temps l'ennemi se rue sur les Bataillons Gatinet et Roitg, mais il est contenu par nos feux d'infanterie et de mitrailleuses, et à la faveur de cette vigoureuse résistance, les Anglais contre-attaquent sur Mézières. Ils en sont presque aussitôt rejetés, et le

Colonel se dépense, en vain, pour arrêter leur reflux incessant. Tourné sur ses deux ailes, le 6^e Bataillon fait face à droite et à gauche, se refusant à céder un pouce de terrain, mais il lutte désespérément contre une supériorité de forces écrasante et l'heure est venue d'essayer de le dégager.

A 17 heures 30, le Commandant Mégemont laissant la 19^e Compagnie sur son flanc gauche vers Mézières, part à la contre-attaque avec les 17^e, 18^e Compagnies, deux sections de mitrailleuses. Cent cinquante mètres sont parcourus en formation d'attaque et on atteint la crête de faible relief d'où l'on doit foncer sur l'assaillant. Mais là, le Lieutenant Pizon (18^e Compagnie), qui marche en avant et à droite, voit son élan brisé par des rafales d'artillerie et de mitrailleuses ; en quelques minutes, il subit de lourdes pertes. La 17^e Compagnie (Capitaine Plouhinec), doit se plaquer à son tour. Cramponnés au terrain, mitrailleurs, fusiliers, voltigeurs contrebattaient furieusement l'ennemi qui, sous la protection de son barrage mobile de mitrailleuses légères progresse sur nos deux flancs, tandis que le Bataillon Gatinet se dérobe, en partie, à son étreinte.

Or, du côté de Mézières, le Colonel a rappelé à lui la 19^e Compagnie. Il n'y a plus une minute à perdre pour éviter l'encerclement. Le Commandant Mégemont, prescrit le repli par petits groupes en commençant par la 18^e Compagnie. Le brave Lieutenant Pizon tombe, alors, morellement atteint alors qu'il dirigeait le mouvement ordonné, le Lieutenant Viala est blessé grièvement à ses côtés, le Lieutenant Césarini est tué. Resté seul chef de section et privé de presque tous ses cadres, le Sous-Lieutenant Toqueboeuf rallie les éléments restants dans la direction de retraite du 6^e Bataillon. A la Compagnie Plouhinec, toujours magnifique au feu, deux groupes commandés par le sergent Girard, et le Sous-Lieutenant Berger, se sacrifient pour protéger la dernière fraction de la 17^e Compagnie avec laquelle marchent le Chef de Bataillon et son adjoint le Lieutenant Chaptal.

Le 5^e Bataillon, fortement diminué, réussit, enfin, à se regrouper, en pleine nuit, sur le chemin Dénain-Moreuil, où il retrouve le Colonel.

Le 321^e avait lutté, toute cette journée, un contre six pour permettre aux Divisions de renfort de s'établir sur l'Avre et pour répondre à l'appel du Général en Chef : « Tenez ferme ! les camarades arrivent ! »

Cependant, on allait lui demander plus encore.

Pendant la nuit du 29 au 30 mars, le 4^e Bataillon se fixa au sud et au sud-est de Moreuil, le 6^e Bataillon gagna, par Thiennesses, le bois de Sémecat, le 5^e Bataillon assura la garde de la tête de pont de Castel.

À l'aube, le Régiment recevait l'ordre de barrer la route aux Allemands entre Moreuil et Castel.

Jusqu'au 3 avril, jour de la relève, on tient tête sur toute la

ligne, le Bataillon Roitz livrant de sévères combats de rues à Moreuil, le 5^e Bataillon interdisant toute infiltration par le ravin de Morisel.

Le 4 avril, tandis que les trois Bataillons se dirigeaient vers l'ouest par Guyancourt et Estrées, ils furent rappelés, en toute hâte, vers Ailly-sur-Noye pour l'organisation d'une défense éventuelle.

L'entrée en ligne de la 17^e Division les libère, le 6 avril, et ils vont enfin, goûter quelques jours de repos dans la région de Poix où le Régiment incorpora un important renfort.

Il avait perdu 19 officiers (avaient été tués : les Lieutenants Pizon, Pons, Césarini, Troupel, Chatelard, Plichon), 736 sous-officiers, caporaux et soldats, mais il avait rempli magnifiquement son devoir, ainsi que l'attestaient ces deux citations :

Ordre Général n° 102 du 36^e Corps d'Armée :

« Régiment au passé glorieux. Sous l'énergique commandement du Colonel Chombart de Lauwe, a montré pendant les opérations du 27 mars au 3 avril 1918 les plus belles qualités de ténacité et d'endurance, disputant pied à pied, le terrain aux attaques pressantes d'un ennemi très supérieur en nombre. »

Le Général, commandant la 1^{re} Armée, cite à l'Ordre de l'Armée :

Le 6^e Bataillon du 321^e. « Sous le commandement énergique du Chef de Bataillon Gatinet, a réussi à se maintenir, du 27 au 29 mars 1918, dans un village violemment attaqué, par un ennemi supérieur en nombre. Presque encerclé ne s'est replié que par ordre, puis a continué à combattre pendant plusieurs jours avec le même entrain et la même ardeur. »

Auxquelles il convient d'ajouter celle-ci :

Capitaine Igier Gaston. « Possède sur sa troupe l'ascendant que donne le courage admiré de tous. Le 29 mars 1918, malgré la menace d'encerclement complet, ne s'est replié que sur ordre, après avoir fait le coup de feu debout sur la tranchée. »

En outre, le Capitaine Grimon recevait la croix de la Légion d'Honneur ; les soldats Roche, Coëne, Poughon, la médaille militaire.

Le Commandant Roitz, le Commandant Mégemont, les Sous-Lieutenants Vêze, Toqueboeuf, Chaptal, l'Adjudant-Chef Morgant, le sergent Chapeyron, le soldat Barascud, le cavalier Coiffet étaient cités à l'ordre de l'Armée ou du Corps d'Armée. Le soldat Salomé (21^e Compagnie), était cité à l'ordre de la Division avec ce motif : « Sous une grêle de balles de mitrailleuses, n'a cessé de chercher à protéger de son corps son Chef de Bataillon en se plaçant du côté d'où provenaient les rafales. » et Arnou (18^e Compagnie) : « Au cours du repli de sa section en terrain découvert et sous le feu violent des mitrailleuses, a sauvé un camarade blessé, le transportant pendant plus de 500 mètres. »

La 3^e Bataille des Flandres

Le 11 avril 1918, le 321^e s'embarquait à Grandvilliers et était transporté dans les Flandres, à Rexpoëde. Deux jours après, il était alerté et dirigé, en toute hâte, sur Steenworde.

Par la bataille de la Lys, les Allemands venaient d'enfoncer le front de Hollebecque à Givenchy. Ils progressaient sur Hazebrouck, menaçant Ypres au nord, Béthune au sud. Le Général Foch avait jugé indispensable de soutenir les Britanniques.

Pendant trois semaines, le Régiment placé, d'abord, en face de Meteren, puis, chargé de tenir le Meulehouk, bastion avancé au sud des Monts, en face de Bailleul, accomplit une rude tâche d'occupation et de défense, sous un bombardement meurtrier qui nous coûta : le brave Sous-Lieutenant Toqueboeuf, blessé mortellement le 29 avril, sept officiers grièvement atteints, dont le Commandant Roitg, 60 sous-officiers, caporaux et soldats tués, 200 blessés, un grand nombre d'intoxiqués.

Le 4 mai, le haut commandement ayant décidé d'améliorer nos positions avancées par une série d'opérations offensives, la 21^e Compagnie (Capitaine Rollin), et la 22^e Compagnie, (Capitaine Igier), se lancent à l'attaque des fermes dites 3 et 4, 6 et 7 au nord de Bailleul. Malgré le tir des mitrailleuses, malgré un barrage d'obus et de torpilles, les objectifs sont atteints. Toutefois, une violente contre-attaque ayant refoulé le Régiment opérant à notre gauche, nous oblige à nous soustraire à l'encercllement. Nous regagnons la base de départ, au cours de la nuit, en ramenant morts et blessés.

Le Capitaine Rollin était tombé glorieusement au début de l'attaque. Il fut fait Chevalier de la Légion d'Honneur sur le terrain. Le Capitaine Cellier commandant le 6^e Bataillon, le Sous-Lieutenant Vèze, le sergent Marty, furent cités à l'ordre de l'Armée.

Un court séjour en Alsace et au Nord de la Marne

Depuis le 25 mars, le Régiment était sur la brèche. Il avait subi des pertes sévères et supporté des fatigues exceptionnelles. Après un bref séjour aux environs de St-Omer, il fut donc transporté en Alsace, le 15 mai.

Dans les jours précédant ce départ, on avait appris une douloureuse nouvelle : le Commandant Gatinet, blessé le 21 avril, au Meulehouk au cours d'une reconnaissance, avait succombé à sa blessure.

Un solennel hommage fut rendu à sa mémoire par le Général Valentin, commandant la Division, au cours d'une cérémonie émouvante devant le 6^e Bataillon rassemblé en armes. Certes, la perte de ce chef aimé et admiré de tous était irréc-

parable, mais, du moins, le feu sacré qu'il avait entretenu au sein de sa vaillante troupe ne devait pas s'éteindre. Jusqu'à la fin de tous les devoirs, le 6^e Bataillon resterait fidèle au souvenir et à l'exemple de l'ardent soldat de Douaumont, de Bezonvaux, de Moreuil !

Arrivé en Alsace, le 321^e envoya un Bataillon (le 4^e), en réserve du 40^e Corps à St-Ulrich et à Mertz, et avec ses deux autres Bataillons, il occupa les cantonnements de Besoncourt et de Chavannes l'Etang. C'était le repos et, pour tous, les forces physiques retrouvées dans un décor printanier.

Les graves événements de Mai 1918 ne permirent pas à la 13^e Division de prolonger, en Alsace, un reconfortant séjour.

Dans les premiers jours de juin, le Régiment était installé au nord de la Marne, dans la région de Torchamps où le Général Rampont (successeur du Colonel Hoff au commandement de l'Infanterie divisionnaire), vint le visiter pour la première fois. Les Bataillons se consacrèrent, pendant une semaine, à l'organisation d'une position d'arrêt, puis, les camions-autos les débarquèrent à Bailleul-le-Soc le jour même (11 juin), où le Général Mangin, appuyé par 140 chars d'assaut, contre-attaquait dans le flanc de Von Hutier.

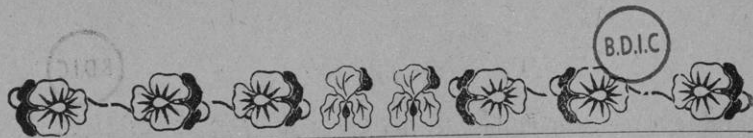
Le Secteur de Courcelles

La « Gauloise » faisait désormais, partie de l'Armée Humbert. Placé d'abord en réserve dans les bois de Léglantiers et de Montgérain, puis dans la région de Rouvillers, le 321^e entra finalement en ligne au sud de Montdidier, dans le secteur de Courcelles où la bataille venait à peine de s'éteindre. Il assura, pendant sept semaines, la garde de ce secteur, les Bataillons alternant entre la tranchée et le demi-repos dans les bois de Montgérain. Par des patrouilles audacieuses et des coups de main fructueux qui procurèrent au commandement de précieuses indications, il se prépara à prendre l'offensive, à son heure.

Le 8 juillet, c'est le Lieutenant Ollivier qui, secondé par le Lieutenant Trouillet, l'Adjudant Rongère, avec les sergents Mouraille, Millot, le caporal Nédelec, Poyer, Olivain, Romeuf, Bougarel, etc., enlève par un coup de main remarquablement conduit, le petit poste allemand de la tranchée Illartein.

Le 19 juillet, c'est une reconnaissance de 50 hommes, dirigée par le Capitaine Grimon qui parcourt hardiment le terrain entre le boyau de Biarritz et la route Courcelles-Rollot jusqu'à la tranchée des Basques, et cueille 6 prisonniers dont 2 officiers.

A la fin de juillet, nous sommes prêts pour l'offensive victorieuse.



CHAPITRE IX

L'Offensive victorieuse

Bataille de Montdidier

La prise de Beuvraignes

Depuis la contre-offensive du 18 juillet, sur les plateaux entre Ourcq et Aisne, la Bataille de France était « renversée » et le Général Foch, instruit de la fatigue de l'adversaire, n'entendait lui accorder ni trêve ni repos.

Dans l'attaque de la 3^e Armée française déchaînée à la Droite de l'Armée Debeney, et montée avec le plus grand secret, le Régiment avait un rôle difficile : il devait atteindre et enlever Beuvraignes le bastion légendaire implanté dans les anciennes lignes françaises, à travers une zone couturée de tranchées, traversée de réseaux de fils de fer, et offrant des chances incomparables à une défensive obstinée par des mitrailleuses.

La bataille dura pour lui douze jours avec de très brefs entr'actes et il la mena jusqu'au succès définitif avec un entrain et une vigueur sans cesse croissants.

Le 9 août, à 16 heures, l'attaque se déclenche d'un élan magnifique, malgré le barrage et les tirs de mitrailleuses. Le 4^e Bataillon (Commandant Mabilais), et le 6^e Bataillon (Commandant de Gonnevillle) en première ligne, le 5^e Bataillon (Capitaine Weill) en deuxième échelon. Le 4^e Bataillon nettoie vigoureusement le boyau des Sapeurs, et réduit par la manœuvre tous les nids de mitrailleuses. Dès que la 15^e Compagnie (Lieutenant Courtehoux), arrive à son objectif, les sergents Eyssautier et Amat, le soldat Noël s'offrent pour aller, sous le feu des mitrailleuses, fouiller le terrain en avant. Ils ramènent 5 prisonniers.

Au 6^e Bataillon, on aborde le Tronquoy et on enlève, de haute lutte, la tranchée Laborde. Le Chef de Bataillon est

Blessé de deux balles au moment où il atteint la ligne assignée et passe le commandement au Capitaine Malon dont la brillante conduite, à cette occasion, est récompensée par la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur remise sur le champ de bataille. L'ennemi ayant contre-attaqué sur un point la 23^e Compagnie (Capitaine Rigal), le soldat Penven entraîne son escouade, repousse l'ennemi à la grenade et reprend une carrière momentanément perdue. A la 22^e Compagnie (Capitaine Igier), c'est Hauvuy qui, voyant ses camarades arrêtés par le feu d'une mitrailleuse, a de sa propre initiative sonné la charge, puis, comme à la manœuvre, le rassemblement pour la mise en place des sections engagées. Le sergent Mouraille de la 23^e, blessé mortellement, lance avant de tomber, ses hommes en avant, leur montrant du geste l'objectif.

En fin de journée, le Régiment a capturé 200 prisonniers, un canon de 77, des mitrailleuses et des minenwerfer. Le Capitaine Rigal avait été grièvement blessé à la tête et le 6^e Bataillon ressentait vivement la perte du Lieutenant Ollivier, blessé mortellement devant le Tronquoy.

Le lendemain de ce dur combat, le Commandant Mabilais, maintenu seul en première ligne, enlevait la tranchée Lecoarret fortement défendue et poussait hardiment ses reconnaissances vers Rollet où elles engageaient un vif combat à la grenade. Le soir, nos éléments de tête tenaient Onvillers, à 6 kilomètres de la base de départ.

Pendant cinq jours, on dut attendre le résultat des offensives menées par les Divisions voisines et exécuter les mouvements préparatoires à l'effort décisif. Cependant, l'ennemi réagissait par un bombardement intense à l'ypérite et les Compagnies placées dans le bois de Bus furent très cruellement éprouvées. Le Lieutenant Lecrosnier, tomba le 12 août.

Le 16 août, à 17 h. 30, l'attaque repart de Tilloloy avec un superbe entrain, le Commandant Mabilais ayant le commandement du 4^e Bataillon (Capitaine Meignant), et du 5^e Bataillon (Capitaine Weill). On parcourt 300 mètres en terrain découvert sous le barrage et les tirs des mitrailleuses postées à Beuvraignes, puis c'est la progression difficile par les boyaux pleins de surprises et de pièges, la lutte opiniâtre à la grenade. Cette fois, c'est le 5^e Bataillon qui mène le train la Compagnie Prouhères en pointe. Le Lieutenant René (17^e Compagnie), est tué en enlevant sa section à l'a saut d'un nid de mitrailleuses, mais rien ne peut arrêter la marche du Bataillon qui, bientôt, a dépassé largement les unités voisines et atteint l'ancienne première tranchée française.

Un court arrêt sur le front le Cochonnet-les-Canaris, pendant que notre artillerie lourde pilonne le réduit fortifié de Beuvraignes où les Allemands comptent bien briser notre attaque, puis le bataillon Weill se porte, d'un nouveau bond, sur une ligne en demi-cercle entre le champ Malerne et les Avancées de Beuvraignes. La 19^e Compagnie (Lieutenant

Rinckenbach), s'est heurtée à un îlot de résistance, mais le sergent Vincent a abordé résolument l'ennemi, l'a obligé à se rendre, faisant 15 prisonniers.

Le 5^e Bataillon a capturé, au total 100 prisonniers dont 3 officiers. Il reprend vigoureusement l'attaque, dès le 17 août, à 5 h. 30, et sous le feu des mitrailleuses de l'Eglise et du Cimetière, gagne du terrain, pas à pas, durant toute la matinée. A midi, le Capitaine Plouhinec avait audacieusement poussé ses patrouilles jusqu'à la voie ferrée. Sa belle compagnie s'était, comme toujours, employée à fond. Elle avait perdu le Lieutenant Berthéol, tué le 9 août, le Lieutenant René et elle voyait tomber, le 17, l'Adjudant Machon tué en dominant à ses hommes l'exemple d'une énergie indomptable. Ce même jour, à la 18^e Compagnie (Lieutenant Belain), le sergent Paulet, brûlé par les gaz, mais resté à la tête de sa demi-section avait exécuté une reconnaissance des plus délicates, sous un violent tir de mitrailleuses et mérité sa quatrième citation.

L'objectif principal du Régiment allait donc tomber entre nos mains grâce à la ténacité et à l'habileté manœuvrière du 5^e Bataillon. Une violente contre-attaque prononcée sur les éléments de gauche de la Division voisine, compromis, pendant quelques heures, les brillants résultats acquis, mais, le 18 août, le 6^e Bataillon, ayant relevé le 5^e Bataillon fortement éprouvé, réalisa encore quelques progrès aux lisières de Beuvraignes. Enfin, les 19 et 20, après une brillante action de la 22^e Compagnie (Capitaine Igier), appuyée par la 21^e Compagnie (Sous-Lieutenant Vèze), le village est dépassé, la station, la Rue de l'Abbaye sont tenues.

22 Officiers, 1.000 hommes étaient hors de combat.

Mais le 32^e est cité pour la quatrième fois à l'ordre de l'Armée. Il obtient la récompense ardemment désirée : la fourragère aux couleurs du ruban de la médaille militaire :

« Régiment d'élite. Sous la haute et calme autorité de son chef, le Colonel Chombart de Lauwe, a fourni du 9 au 20 août 1918 de nouvelles et magnifiques preuves de son ardeur guerrière. Dès le 9 août 1918, a coopéré au succès d'une importante opération offensive, en enlevant brillamment tous ses objectifs. Du 16 au 20 août 1918, a conquis pied à pied un village puissamment fortifié, forteresse de mitrailleuses sous béton, opiniâtement défendue par l'ennemi. »

Le Commandant Mabilais était nommé Officier de la Légion d'Honneur et cité à l'ordre de l'Armée. Le Lieutenant Courtehoux, le Sous-Lieutenant Vèze — déjà décoré de la médaille militaire et cité cinq fois — étaient faits chevaliers de la Légion d'Honneur. En outre, étaient cités à l'ordre de l'Armée : les Capitaines Plouhinec, Igier, Rigal, le sergent Labadie, le soldat Coquelard, le caporal Guérin. Reçurent la médaille militaire : les sergents Serre, Anglibert, Michel, Marty, Tribouillard, le soldat Morin.

La poussée vers la position Hindenburg Combats de Savy-Dallon

A la fin d'août, après avoir incorporé un premier renfort, le Régiment fut transporté de la région de St-Just-en-Chaussée, à Sains-en-Amiénois et St-Puscien, entre l'Avre et la Selle. Là, il se renforça encore d'un important contingent qui comptait des Martiniquais et il l'amalgama au cours d'une période d'instruction achevée le 13 septembre.

Les lourdes pertes subies depuis le commencement de 1918 ne laissaient au 32^e qu'un faible noyau de cadres anciens et de vétérans. Ils étaient maintenant, bien peu nombreux dans les Compagnies, ceux de Verdun, du Chemin des Dames, des Flandres, de Moreuil... : mais leur petite phalange suffisait à entretenir l'esprit offensif, l'enthousiasme, le culte du Drapeau. On le verrait bientôt devant Saint-Quentin, où la 1^{re} Armée française devait, d'abord, réduire les avancées, opération préliminaire à l'assaut concentrique de la ligne Hindenburg, puis faire tomber la ville par encerclement par le nord et par le Sud.

Dans la nuit du 18 septembre, le 4^e Bataillon était en place pour l'attaque au sud du bois de Savy ; le 5^e Bataillon s'étendait entre Flusquières et le Tordoir ; le 6^e Bataillon était à la disposition du 401^e au N.-O. de la Fontaine-les-Clercs.

L'objectif assigné pour le 19 septembre est la hauteur 138 au nord de la voie de Ham à St-Quentin, hauteur traversée du nord au sud par une tranchée fortement tenue offrant, elle-même, en saillant une carrière organisée et cerclée d'un épais réseau.

L'attaque se déclenche à midi 45, et, malgré une violente contre-préparation, les 14^e et 15^e Compagnies abordent la Carrière. Là, cinq mitrailleuses se dévoilent presque à bout portant. En quelques minutes, les Lieutenants Kieffer, Rousse, Bessières sont tués et, autour d'eux, tombent 65 sous-officiers, caporaux et soldats. Nos éléments de tête doivent donc se replier à la nuit tombante, pour permettre une nouvelle préparation d'artillerie.

Le 23 septembre, le 5^e Bataillon (Capitaine Putinier), vient étayer le 4^e Bataillon (Commandant Mabilais) ; tous deux constituent le groupement Rozan et ont l'ordre de s'emparer de la Cote 138. Quant au 6^e Bataillon, il fait partie du groupement Bornèque (Colonel du 401^e), avec la mission d'attaquer au nord de l'Epine de Dallon.

La journée du 24 septembre fut dure, mais glorieuse.

Le 6^e Bataillon enlève d'un seul élan son objectif et mérite cette citation à l'ordre de l'Armée :

« Sous le commandement énergique du Capitaine Cellier, le 6^e Bataillon du 32^e a, dans la journée du 24 septembre, atteint tous ses objectifs malgré le feu des mitrailleuses allemandes. A fait preuve d'une ténacité peu commune en résistant aux nombreuses contre-attaques allemandes, se mainte-

nant sur la position bien qu'ayant, pendant plusieurs heures, l'ennemi à 400 mètres derrière lui et sur son flanc, préparant ainsi la reprise de l'offensive par les troupes voisines et contribuant au maintien de l'important objectif situé à sa droite. A pris 20 mitrailleuses, et capturé 80 prisonniers dont un Commandant de Compagnie.»

La progression des 4^e et 5^e Bataillons a été plus laborieuse, l'ennemi concentrant sa résistance sur la Cote 138 et ses abords. Cependant les deux bataillons parviennent à enserrer la Carrière, le 5^e Bataillon ayant même atteint la tranchée à l'Est, quand une contre-attaque prononcée sur le bataillon de Chasseurs opérant à droite du Bataillon Putinier, découvre notre flanc et nous oblige momentanément à un repli.

Le lendemain à 15 heures, le 5^e Bataillon (Capitaine Weill), reprend l'attaque et à 19 heures, il a atteint tous ses objectifs, au sud de la hauteur. Le sergent Chardon, de la 18^e Compagnie, en l'absence des Officiers qui ont tous disparu, a reformé sa Compagnie, en a pris le commandement, et l'a conduite à l'attaque dans un ordre parfait.» Le 4^e Bataillon est encore arrêté devant la Carrière.

Enfin, le 26 septembre, le Commandant Mabilais se saisit, à son tour de la Carrière, puis de la Cote 138. Il obtient pour son Bataillon la citation suivante à l'ordre du 36^e Corps d'Armée :

« Sous le commandement du Commandant Mabilais, superbe entraîneur et ardent manœuvrier, a, du 19 au 26 septembre 1918, lutté pour la conquête d'objectifs âprement défendus par des engins de tranchée et de nombreuses mitrailleuses, les a conquis, grâce à sa ténacité étayée sur le plus bel esprit de sacrifice. »

Etaient cités à l'ordre de l'Armée: le Capitaine Grimon, le Sous-Lieutenant Vêze, le sergent Brun, le soldat Chapron, le Capitaine Plouhinec, le caporal Lamothe, le Sous-Lieutenant Furiel-Destezet avec ce motif :

« Le 25 septembre 1918, grièvement blessé par une balle qui lui avait traversé le cou, a continué la progression en entraînant sa section. A été tué en atteignant la première tranchée ennemie. »

Le soldat Warcoin qui, « sous le feu, avait le 25 septembre, transporté sur son dos, pendant plus de 1.000 mètres, deux de ses camarades grièvement blessés... », et les sergents Gelllet, Leclaire et Margot reçurent la médaille militaire.

L'Entrée à Saint-Quentin

Le 1^{er} octobre, tout le Régiment est de nouveau en ligne, et les 5^e et 6^e Bataillons ont la mission de lancer des reconnaissances jusqu'à Saint-Quentin. Le Capitaine Plouhinec pousse hardiment sa Compagnie en pointe, traverse le premier St-Quentin, alors que les Allemands tiennent encore le faubourg d'Isle, et ne s'arrête qu'au pont de Rouvroy.

Le 2 octobre, tout le 5^e Bataillon était mis à la disposition du premier Commandant d'armes de St-Quentin; le 6^e Bataillon s'établissait dans les tranchées au sud de la ville; le 4^e Bataillon était dans le faubourg d'Isle sur lequel l'ennemi déversait ses obus toxiques avant de se résoudre à battre en retraite, pour se dérober à notre étreinte.

Au cours de ces dures journées du 21 septembre au 9 octobre, le 321^e avait perdu : 6 Officiers tués, le Capitaine Meignant, le Capitaine Grimon, (mortellement intoxiqué au faubourg d'Isle), les Lieutenants Bosquier, Trottier; les Sous-Lieutenants Guillou et Furiel-Destezet; 11 Officiers blessés ou disparus; 432 gradés ou soldats avaient été mis hors de combat.

Parmi les glorieux morts, le Général Nollet Commandant le 36^e C. A., citait : Laugier Joseph, soldat-brancardier de la 13^e Compagnie. « Aumônier-brancardier du 321^e. A donné l'exemple des plus hautes vertus morales et de l'insouciance complète du danger dans l'exercice de son ministère. Grièvement intoxiqué le 3 octobre, est mort des suites de cette intoxication. »

Le 9 octobre, la 133^e Division fut relevée dans les positions qu'elle avait conquises et envoyée au repos dans la région de Clermont (Oise).

C'est là que le Général Fayolle remit solennellement la croix de guerre méritée à Beuvraignes et attacha au drapeau du Régiment la fourragère aux couleurs verte et jaune.



CHAPITRE X

La Poursuite finale

Quelques semaines plus tard, le 321^e ramené sous Guise était lancé à la poursuite de l'ennemi en retraite sur tout le front. L'élan de ses soldats, les hautes qualités manœuvrières de ses cadres, déjouant toutes les ruses, triomphant de toutes les difficultés, le portèrent bientôt jusqu'à la frontière affranchie.

C'est sur le territoire belge que l'armistice arrêta, pour lui, l'enivrante poursuite, la marche triomphale, en ce jour de gloire du 11 novembre 1918 préparé par les morts de la Marne, de Verdun, de l'Aisne, des Flandres et de la Somme.



CHAPITRE XI

La Séparation

Les nécessités de la démobilisation et de la réorganisation devaient clore cette magnifique histoire par un douloureux épisode.

Le 28 mars 1919, à Haubourdin, le Colonel Chombart de Lauwe réunissait le Régiment en armes. Pour la dernière fois il rendait les honneurs au Drapeau, accompagné pour la circonstance du fanion offert par les Dames de Montluçon, et prononçait l'allocution suivante :

« Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats du 321^e, re-
« gardez bien en face le drapeau du Régiment :

« Régiment sans histoire au début de la guerre, mais au-
« jourd'hui plus riche de gloire que de nombreux corps de
« la vieille Armée !

« L'emplacement réservé sur ce drapeau pour y inscrire le
« nom des batailles ne sera pas suffisant pour marquer :
« Nouvron, Quennevières, Douaumont, Bezonvaux, Kippe, Mo-
« reuil, le Tronquoy, Beuvraignes, St-Quentin, la poursuite
« finale, la marche à la Victoire.

« Que d'héroïsme renferment ces noms !

« Et vous, les quelques vieux soldats restant au Corps, qui
« avez assisté à tous ces durs combats, l'émotion doit vous
« étreindre en pensant à ceux qui ont jalonné la route, payant
« de leur vie et de leur sang le tribut du succès.

« C'est dans les plis de ce drapeau que s'abrite leur souve-
« nir. Haut les armes en leur honneur !

« C'est dans les plis de ce drapeau que nous retrouverons
« l'esprit de corps du Régiment, s'il faut de nouveau se
« grouper autour de lui pour d'autres luttes.

« Vous tous, dispersés par l'inexorable nécessité de la dis-
« solution, vous tiendrez à cœur de faire honneur à votre an-
« cien Régiment par votre tenue, par votre esprit de discipline,
« par les sentiments patriotiques que vous saurez exprimer en
« racontant l'histoire de votre campagne.

« Et si le hasard voulait que les armes ne fussent pas définitivement déposées, par votre entraînement, par votre courage, vous soutiendrez la réputation du 321^e. »

« Ce superbe fanion offert par les Femmes de Montluçon est déjà un tribut de la reconnaissance de votre région. Il représente les beaux sentiments patriotiques d'une population qui, je l'espère, gardera, à la fin des hostilités, l'amour, de cette armée qui est la meilleure garantie d'une paix de longue durée. »

« Honneur au 321^e — Au Drapeau ! »

* * *

Dès le lendemain de cette émouvante cérémonie, ce fut la dislocation inévitable, l'acheminement par petits groupes vers d'autres Régiments et d'autres destins, après l'adieu et les serremments de mains dans le silence et la tristesse.

Le Colonel ne survécut pas plus d'un an à son beau Régiment. Il mourut, en mars 1920, des suites de ses graves blessures.

Le Drapeau et sa garde (Sous-Lieutenant Barathon, sergent Michel, caporal Delmas, soldats Paulon, Marcoux et Courville) furent dirigés sur Montluçon le 2 avril 1919.

C'est à Montluçon que le Drapeau demeure désormais, confié au Colonel, Commandant le 121^e.

* * *

Emblème cinq fois sacré par le sang de tant de héros, si jamais l'ennemi héréditaire menace encore la Patrie, nos fils viendront se ranger autour de toi, tu ressusciteras pour eux le numéro 321, et tu les guideras encore une fois vers le grand Devoir, à travers les champs où dorment, dans leur linceul de gloire, ceux qui sont morts pour rester fidèles à ta noble devise !

FIN



321^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Liste Nominative des Officiers

Morts pour la France

LIEUTENANT-COLONEL

MAYEUR Joseph

CHEFS DE BATAILLON

FAVRE Henri

GATINET Albéric

PASZKIEWICZ Marie

CAPITAINES

BAUMÉ Edmond

BONHOMME Marie

COLLARD Georges

COUSSAT Henri

DUREL Jean

DHAUSSY Charles

FRAPPA Paul

MEIGNANT Marcel

GRIMON Camille

LALIGAND Edmond

MACHEBŒUF Julien

RICHARD Gustave

ROLLIN Charles

TRIBOULET Jean

LIEUTENANTS

BAUTRY René

BERTHÉOL Victor

BESSIÈRES Jean

BONNET Joseph

BOSQUIER Achille

CARTON Claude

CESARINI Louis

FORGET Maurice

FEVRIER Jean

GÉRESTE Antoine

KIEFFER Armand

LAZIME Jean
LECROSNIER Michel
MATILLON Ernest
OLIVIER Edouard
PIZON Léonard
PONS Julien
RENÉ Félix
ROBINET Jules
RIGOLET Jean
ROUSSE Joseph
TROTIER René
TROUPEL Victor

SOUS-LIEUTENANTS

BARBE Paul
BARRILLOT Pierre
BESSON Jean
BONNIN Clovis
BORDE Jean Baptiste
CHATELARD Antoine
CHABANETTE Etienne
COSTE Pierre
DARRIGOL Jean
DEPLAT Jean

DROUOT Charles
FORIEL-DESTEZET Henri
GAIGNET Eugène
GAUBERT Louis
GUYARD Jules
GUILLOU Jean
HEDEMAN Jules
LESEUX François
LECA François
MARCHAND Léon
MEALLE Eugène
MELAY Jean
MICHELON Marius
MOREL Georges
PASTRE Elie
PLICHON Paul
POUJOL Jean Baptiste
RAY Antoine
RIVES Henri
SAGLIO Georges
TORREZ Eugène
TOQUEBEUF Albert
VARREAU Victorin
VELLAS Hélène

Liste Nominative des Militaires

Tués pendant la Guerre 1914-1918

ADJUDANTS-CHEFS

Barrier Léon Joseph
Fouquet Emile Frédéric
Machon Alfred Louis Marie
Marcel Louis
Martrou Jean Marius
Morgant Jean Baptiste
Paul Francisque
Vécrignier Alfred Louis

SERGEANTS-MAJORS

Tinière Eugène Jean
Roche Gilbert Emile
Vebret François Charles

SERGEANTS-FOURRIERS

Dolat Arthur
Ducloux Henri
Fanechère Paul
Gouyon Henri Léon
Obéniche Antoine
Pérol Jean Paul Marie
Tupin André Auguste
Vialefont Jean Baptiste

ADJUDANTS

Audbert François
Bigouret Jean Baptiste
Bohy Auguste
Boucher Paul André
Cabut Denis Claude
Chapat François Louis
Dhôme François
Duchier Victor
Dutour Jean Pierre
Forestier Louis Gilbert
Henry Léonce
Mageraud Gilbert
Merle Léopold Joseph
Montagne Louis Léon Désiré
Nicot Antoine Henri Georges
Pierre Jean Baptiste
Robert Antoine

SERGEANTS

Auboiron Jean
Barrière Jules
Beaubat Gilbert Jean
Bétemps Henri Félicien Léon
Billon François Joseph
Biset Henri Charles
Blanc Jean
Blanchonnet Gilbert
Blouin Maurice Ursin Gilb.
Boithias Pierre
Bossaron Victor Antonin
Bouillot Gabriel
Bousset Antoine
Briat Etienne
Brossaud Henri
Brugère Michel
Brun Baptiste
Brunie Baptiste
Canaud Jean
Caudron Louis
Champion Antoine

ASPIRANTS

Canel Georges
Daurat Joseph Jean Baptiste
Decorps Raymond
Ferretti Dominique
Gourdin Roger Aug. Lucien
Le Foll Alain Jean Hervé
Monnet Emile

Chervet Jean Nicolas
 Chevasson Pierre
 Cluzel Jean Baptiste
 Cottard Jean Joseph
 Danton Jean
 Débas Gabriel
 Delarce Antoine
 Delmas Paul Louis Ernest
 Deziage Joseph
 Domaillat Etienne.
 Douvre Jules Phil:p. Victor
 Ducaruge Baptiste
 Dufaure Joseph
 Epoudry Henri
 Estaplet Pierre Jean
 Ecorchon François Pierre
 Feissel Alfred
 Flaudias Jean Pierre
 Foudrinier Jean
 Forge Claude
 Fouchard Alfred
 Fourvel Jean Baptiste
 Gagne Hector Achille Lucien
 Gaillard Henri
 Gauthier Régis
 Gay Lucien
 Gilbert Joseph Antoine
 Girard Gilbert
 Girault Jean Bap. Joseph
 Glise Jean
 Gouttefangeas Mathieu Cél.
 Guérinot Léon Pierre Elisé
 Guillot Joseph
 Guyot Louis François
 Jabouille Eugène
 James Louis
 Laborde Jean
 Lacuire François Benoît
 Lafont Louis
 Lamadon Victor Xavier
 Lamy Marcel
 Langlois Eugène Armand E.
 Langonnet Charles Alfred
 Larpin Emile
 Laty Léon
 Laurent Désiré
 Laurent Constant Louis
 Laville François Louis
 Le Blanc Auguste Léon
 Leconte Marcel Alphonse Jul.
 Legendre Auguste Bienaimé

Leroux Frédéric Désiré
 Lougy Pierre
 Lucas Frédéric Jacques Gab.
 Magimier Louis Aimé
 Marchand Joanny Marius
 Margery Célestin Benoît
 Martin Pierre Azur
 Mas Raphaël
 Mathé Louis
 Mathiau Louis
 Mathieu Jean
 Meunier Fernand Antoine
 Mounet Jean
 Morin Albert Isidore
 Moulinat François
 Mouraille Léon Marius Victor
 Noyer Siméon
 Obéniche Jean Antoine
 Ougier Adrien
 Pacaud Jean
 Paccard Francisque
 Pageot François
 Paraut François
 Parchautour Jean Marie
 Pathié Gaston
 Petiet Francis
 Petitjean Alphonse Louis
 Philippon Clément
 Picard Maurice
 Pillet Joseph
 Pont Antoine Alphonse
 Pouquet Jean François
 Pradier Albert Jean
 Reyroles Pierre Joseph
 Rigoulet François Marius
 Riom Louis Léon
 Robel Clairin
 Roussat Ernest
 Roussel Théophile Joseph M.
 Saucelme Jean Baptiste
 Sarazin Edouard Victor Jules
 Saugère Paul Auguste
 Sérieux Louis Robert
 Surre Jean
 Thonier Gabriel
 Thuilliez Georges Léon
 Trion Louis Marie Eugène
 Vallorge Benoît Marius
 Velut Alfred Augustin
 Viallette Maxime
 Vidaud Jean Marie Auguste

Vizier Jean
 Voltaire Claude Léon

CAPORAUX-FOURRIERS

Bizuel Adrien Maurice
 Brocart Edmond Joseph
 Chevalier Gilbert Hippolyte
 Johannet Aubert Louis
 Pastorel Alfred Jules
 Teyssier Célestin Henri
 Verdier Louis

CAPORAL TAMBOUR

Hébrard Marien

CAPORAUX CLAIRON

Rollet Jean Claude
 Ruat Jean Baptiste

CAPORAUX

Aleil Baptiste Pierre
 Arnaud Hippolyte
 Artaud Henri
 Auclair Armand
 Aufils Emile Pierre
 Avril Joseph Auguste Marie
 Bagnol Raoul
 Barbotte Léon Louis
 Barret Auguste
 Bauthéas Marius Aimé
 Bousselier Henri
 Bredel René Olivier
 Bro Alain
 Buguet Jules André
 Camus André Louis
 Candoret Jean Gilbert
 Cartier Benoît Marie
 Cavau François
 Chalier François
 Champouret Jean Baptiste
 Charletoux François
 Chatel Jacques Joseph
 Chatelus Alfred
 Chaubaroux Marie Ferd. Jos.
 Chaupy Antoine
 Chevalerey Claude
 Chevasel Hippolyte
 Cizeron Jean Marie
 Clot Joseph Jean Marius R.

Colle Gabriel
 Courteix Georges Etienne
 Dagouret Jean Marie
 Dalphin Henri
 Deflandre Antonin Alb. Clé.
 Delabre Alphonse J.-M. Jh.
 Delamare Eugène Georges
 Delfour Jean
 Demessine Marcel François
 Denoux Louis
 Deschaumes Louis
 Diat Joseph
 Dissard Jean
 Drigeard Jean Baptiste
 Dubray Ernest Jules
 Ducret Eugène
 Duguet Charles
 Dumas Joseph
 Dumont François
 Dumonteil Noël Marius
 Dupont Léon Georges
 Dupuy Joseph
 Dussault Jules
 Duval Emile
 Faure Joseph
 Favier Jean
 Ferrand Benoît
 Ferrandon Antoine Eugène
 Flèche Louis
 Fontaine Alexandre
 De Fradel Marie Joh. Em. Rd
 Fructus Benjamin
 Gachon Joseph Louis
 Gallard Antoine
 Gallerand Antoine
 Gardet Augustin
 Gaumet Louis Germain
 Georges Claude Marie
 Germain Paul Jean
 Gesset Jean
 Gilbert Marien Aug. Félix
 Giraud Louis
 Goigoux Léon Francisque M.
 Gouin Ernest
 Gouffert Jean
 Govignon Jean-Baptiste
 Granot Henri André
 Grangier Jean Eugène
 Grillon Henri
 Grout Henri Louis
 Guibert Pierre Marie

Guichon Antoine
Guillet Claude Marie Léon
Guilloux Mathurin
Helibel Raoul
Hiolet Gaston
Imbaud Jean
Jacquin Jules Alphée
Jallot Jean Joseph
Jay Claude Jean
Jean Ernest Paul
Jayr Claude
Joseph François
Labranche François
Lacourt Jean
Lainé Pierre
Lamarque Louis
Lebourg Emile
Lebroc Lucien
Le Floch Jean Hervé Marie
Legay Jean
Lelier François
Lerebourg Alphonse
Leuridan Henri Louis Joseph
Mahé Pierre Marie François
Maillot Louis
Martin Pierre Jean
Masbœuf Joseph
Masclaux Louis
Mately Antoine
Mathiaud Louis
Maußert Jean Eugene
Mazeron Alfred Nicolas
Mazières François Louis
Mazure Ernest
Merlin Joseph Marceau
Michel Guillaume
Mosnier Antoine Alphonse
Mouilhaud Jean
Mouly Louis Auguste
Mouratille François
Moy Jean Baptiste Joseph M
Mullier Fleurise
Nadaud Jules
Nédélec Jean-Marie
Nadiéras Jean Gabriel Martin
Nicolas Eugène
Norre François
Omaly François
Paillet Ferdinand
Papillon Martin
Parot François Silvain
Paulny Pierre
Perrette Pierre
Pigeon Louis
Pinet Silvain Eugène
Pinguet Léon Gilbert
Pinton Jean François
Pireyre Jean Baptiste
Plantin Jean Pierre Auguste
Poncet Jean Baptiste
Porte Jean Marie Mathieu
Pottier Michel
Raoult Pierre Marie Léon C.
Ray Jean Marie
Raynaud Alphonse
Reuzo Georges Henri
Rigolet Claude
Rivlet Auguste Georges André
Robin Gilbert
Rouffet Lucien
Rougier Claude
Roumier Emmanuel
Roussat Louis
Rouve Fernand
Roy Jean
Royer Armand
Ruffel François
Sadrin Jules Marien
Saulnon Hugues Alfred
Sauron Louis
Sauvadet Alfred François
Schmiedt Alfred Valentin
Scornet Julien
Selvais Emile
Simonet Pierre
Siramy Jean Louis
Tabutin Gabriel
Tastry Ernest
Templier Paul Charles
Tetriel Léonard Emile
Tissot Jean Marie
Touchon Félicien Ferdinand
Triquet Constant
Valentin Noël Robert
Vallois Louis Joseph Gustave
Vaucanson Auguste André
Vérichon Jean Marie
Viallet Louis
Villepreux Pierre
Violette Alfred Hippolyte H.

SOLDATS

Abrial Jean
Aigueperse Edouard
Agogué Henri Marcel
Ailloud René
Ainaud Gilbert
Alaouret Pierre Marie
Alary Louis Julien
Alary Gabriel
Alibert Henri
Allain Jean Marie
Allain Yves Marie
Allée Théophile Marie
Allezard Eugène Pierre
Allirol Eugène
Allouche Liou Ben Moïse
Amartin Silvain Désiré
Amaudru Gabriel Paul
Amblard Guillaume
Améaume Jérôme Auguste
Ancelot Fernand
André Jean
Andréoletty Charles
Albert Joseph Marie
Andrieu Albert Lucien Ch.
Andrieu Clément Adol. Aug.
Angladon Marien
Angot Emile Joseph
Angot Eugène Florent Paul
Anquetil Charlemagne Emile
Antoine Anicet
Antony Etienne
Appaix Léopold Adrien
Archambault Adrien Victor
Ardisson Henri
Armingeat Antoine
Arnal Marius Ernest
Arnaldi Alphonse Joseph
Arnau Pierre Léon
Arnou Joseph
Arnoux Gaston Léon Joseph
Artiguelongue Olivier
Auberger Félix Jean
Aubain Aldouce Alfred Gust.
Aubusson Eugène
Aucaute J.-B. Joseph Pierre
Auclair Gilbert
Auclair Pierre
Auclet Germain
Auda François
Aucouturier Jules Pierre
Audigier Joseph
Audonnet Emile François E.
Aufaure Jean Félix
Augé Théodore
Augier Louis Etienne
Aumage Louis Théodore P.
Aupet François
Aussaudon Désiré
Ausset Marcel Camille Oscar
Autheroche Antoni Félix
Autissier Pierre
Auxière Octave
Avis Fernand Eugène Gust.
Avoine Pierre Marie
Ayel Joseph
Aymoz Georges Léon
Azérot Prosper Nicomor
Babo Alfred Charles
Babylé Georges Achille
Baconnet Antoine
Bachelet Vincent Marius
Badine Jean
Badouwilliers Bertin
Bailly Augustin
Bailly Paul
Balay Henri Lucien
Balland Charles Aug. Joseph
Barbier Guillaume Joanny L.
Bargoin Jean Baptiste
Bariol François Denis
Barneirat Pierre
Baron Jean Baptiste
Baron Léon
Barraud François
Barrette Auguste
Barthélemy Adolphe Valentin
Barthoux Jean Baptiste
Bartolini Alfred Toussaint
Bassin Philippe
Batisse Jean
Batisse Jean Baptiste
Baucelet Léon
Baudonnet Jean Baptiste
Bauquis Alfred, (tambour)
Bayle Philippe
Bazely Camille Raymond A.
Bazetoux Léonard
Beau Claude
Beaubat Jean
Beauchamp Jacques

Beaulat Gilbert
 Beaud Célestin
 Beaufort Louis Léon
 Beaujon Jean
 Beaune Annet Baptiste
 Béguin Pierre
 Bégon Charles
 Béhuët Victor
 Beldent Louis
 Belguiral Elie Antoine
 Bellat Jules Aug. Philémon
 Bellat Alfred Alexandre
 Belleguy Jean
 Belon Michel Jean
 Bernard Eugène Honoré
 Benoist Emile
 Benoît Henri
 Benoît Léon Pierre
 Bérard Paul Léon
 Bercy Florent
 Berger Barthélemy Auguste
 Berger J.-B. Juste Marie
 Bergeron Fernand Antoine
 Berhault Armand René Ange
 Béringer Alphonse
 Bernadat Jean
 Bernard Jean Claude
 Bernard Jean Marie
 Bernos Pierre
 Berrod Antoine
 Berthaud Silvain
 Berthe François Gabriel
 Berthélemy Nicolas
 Berthelier François
 Berthomier Georges
 Berthon Anatole
 Berthomet Auguste
 Bertran Jules Alfred
 Bertrand Henri Joseph Emile
 Bertrand Jean
 Bertrand Jean
 Bertrand Marcel Paul
 Bessault François
 Besse Georges
 Besseige Antoine
 Besset Claude
 Besson François Antoine
 Bessy Joseph Marie Jean
 Bessel Auguste
 Bétermin Jules Vict. Léandre
 Bétrancourt Léon Augustin

Beurtheret Louis Franç. J. V.
 Beuzon Georges François
 Beydon Gustave
 Biagioni Jean Baptiste
 Biau Germain Emile
 Bigay Antoine
 Bignon Eugène Emile
 Bigot Jean Marius
 Bigouret Ernest
 Billaud Jean
 Billot Pierre
 Binet Fernand Louis
 Biscaichipy Laurent
 Bissière Pierre Jean François
 Bissonnier Denis Frédéric
 Bizet Maurice Gilbert
 Blachon Victor Jean Etienne
 Blanc Gustave
 Blanc Marie Julien Constant
 Blanc Louis Aimé
 Blanc Jean
 Blanc Pierre
 Blanchard Joseph Marie
 Blanchard Charles André
 Blanchet Alfred
 Blanchet Jean
 Blandy Jean Emmanuel
 Blasser Marius Pierre Michel
 Blin Marcel
 Bloas Jean Pierre
 Blinet Pierre
 Blois Pierre Emile
 Blondet Philibert
 Blondi Isidore
 Blot Théophile J.-M. Emma
 Boffocher Louis Joseph
 Bogeard Louis Gilbert
 Boinet Mathurin François
 Bois Henri
 Boisaubert Louis Basile
 Boissjoli Louis
 Boismont Sylvain
 Boisot Albert
 Boissat Léon François
 Boissier Alexis Marie
 Boissier Antoine
 Boisvert Célestin
 Bonnard François
 Bonnard Léon
 Bonnaud Léon
 Bonneau Pierre

Bonnefoy Albert Jean
 Bonnefoy Pierre Georges
 Bonnet Antoine
 Bonnet Claude Ernest
 Bonnet Gilbert
 Bonnet Joseph
 Bonnichon Louis Gilbert
 Bontant Camille
 Bontemps Antoine
 Bordot Edgard
 Bordy Léon Guillaume
 Bottais Abraham Albert
 Boucheix Michel
 Boucherot Jean
 Boucalat Jean Baptiste
 Boudehen Yves Jean
 Bougeaut Edouard Louis Ho.
 Bougerol Pierre
 Bougerol Auguste
 Bougerol Jean
 Bouhelier Henri Victor
 Bouillaguet Henri
 Bossaron Amable François
 Bouladoux Jean
 Boulanger Emile
 Boulot Mathieu
 Bourbon Alphonse Henri
 Bourdala Jean Baptiste Eug.
 Bourdery Jules Albert Alfred
 Bourdillon Jean Baptiste
 Bourdiol Auguste
 Bourduge Charles Oscar
 Bourg Jean Marie
 Bourg Jean Firmin
 Bourg Joannès
 Bourgeois Valentin Eusèbe L.
 Bourgnon Pierre
 Bourguignon Jules Marie
 Bourneau Albert
 Bourroncle Fernand
 Bourseronde Jean
 Bousquet Jacques Jean Etie.
 Bousquet Léon
 Boussaingault Lucien Ernest
 Bousson Arthur Paul
 Bouttin Raymond
 Bouy Antonin Damien
 Bouyonnet Pierre
 Boyer Antoine
 Boyer Jean
 Boyer Louis Jean Joseph

Bozon Merniet Pierre Alph.
 Brachet François
 Breschand Alphonse Joseph
 Breut Jacques Michel
 Briant Yves Mathurin
 Brillant Eugène Prosper
 Brillaud Henri Amable
 Brissaud Jean
 Brochard André Isidore
 Brondel Julien
 Brossard Antonin
 Brousse Michel
 Broussoux Elie Albin
 Bruchet Denis
 Bruffin Jean Baptiste
 Brugère Benoît Eugène
 Brugère Pierre
 Brun J.-B. Etienne Casimir
 Brun Marie Victor Félix
 Brunel Benjamin Denis
 Brunel Gaston Emile
 Brunel Jean
 Brunet Emile
 Brunet Jules Louis Marie
 Brunet François Julien Marie
 Brunier Jean
 Bunot Adalbert
 Burgat Maurice Arthur
 Burgos Théodore Carmélien
 Burguière Henri Clément
 Burlot Alexandre Gustave
 Burlot François Octave
 Buron Jean
 Busset Ferdinand
 Busset François Jean Marie
 Bussière Michel
 Buttin Octave
 Buttoudin Joseph
 Butty Jean Antoine Joseph
 Buzacout Joseph
 Cabiock Jean
 Cagnon François
 Caillau Alexandre
 Cageat Camille
 Camès Jean Victor
 Champion Gaston Paul
 Cantat Denis
 Cantournet Guy
 Carat Henri
 Carillat Jean Marie
 Carneau François J.-B. Jules

Carrat Jean Marie
 Carriat Henri
 Cassagne Jean Bernard
 Cassier François Gustave
 Casson Jean
 Cavau Jean
 Cecooti J.-B. Dominique Ant.
 Cerclier Mayeul
 Cerisier Jean
 Cessac Joseph
 Chabannes Alphonse Pierre
 Chabredier Jean Michel Emil.
 Chabrier Georges
 Chabrilat Isidore
 Chabrol Louis
 Chaduc Alphonse
 Chaix François
 Chambet Louis
 Chambon Marius
 Chambriat François
 Chamoux Gabriel
 Champeix Jean
 Champion Jules
 Chancieux Jean
 Chandezon Pierre
 Chapeau Antoine Jean
 Chapel Paul
 Chaput Albert Auguste
 Chaput Isidore Louis Eugène
 Chaput François
 Chaput Pierre
 Chareirat Pierre
 Charpille Jacques Marie
 Charpy Edouard E. Adélaïde
 Charrier Louis
 Charrier Claude
 Charrière César Jean
 Charrière Rémy Eugène
 Charnoin Jean Baptiste
 Chartier Emile René Pierre
 Chartier Jean
 Chartier Léon Gustave
 Chassagnette Jean
 Chassaing Henri Louis
 Chassany Jean Pierre Sylvain
 Chassé Pierre
 Chastagnol François
 Chatard Jean
 Chataud Fernand Ernest
 Chateau Jean Baptiste
 Chatel Pierre Marie Joseph
 Chatelet François
 Chatiron Jean
 Chaumeix Pierre Maurice
 Chaumény Jean
 Chaussinaud Baptiste
 Chaussy Alphonse Antoine E.
 Chauvet François
 Chauvet Jacques
 Chavallon Paul Louis
 Chavot Laurent
 Cheminel Léandre
 Cherbonnel Jean Marie
 Cheval Victor Emile
 Chevallay Marcel Lucien
 Chevalier Benoit Marius
 Chevalier Marcel
 Chevodonna François Joseph
 Chicoix Félix
 Chicon Joseph
 Chièze Adolphe
 Chinal Jean Claude
 Chirat François Joseph
 Choulon Emile Gaston Prosp.
 Chuette-Renaud Cyrille Alb.
 Chupin Jean Marie Louis
 Cidrat Emile
 Cimetière Antoine
 Claire Marius Jules
 Clairotte Louis Alexandre
 Claisse Gaston Jules
 Clamond Emile Joseph
 Clary Edouard
 Clermontel Joseph Alexis
 Clermontel Félix
 Cleuet Octave Gustave Jules
 Cleyrengue Alexandre
 Clout Pierre Joseph
 Cluzel Léon
 Cochard Fernand Arthur
 Cochenet Marie Henri
 Cochapain Lucien Henri
 Cohendy Jean
 Colas Eugène
 Colin Louis Désiré
 Collanges Jean Lucien
 Collard Georges Léon
 Collet Joseph
 Combastel Jean Baptiste
 Comby Louis Philippe
 Combret Eugène
 Conche Antoine

Conductier Baptiste
 Coque Michel
 Coque Philippe
 Corde Toussaint
 Cornilleau Paul François
 Corolus Quentin
 Cotillard Jean Baptiste
 Cotte Auguste
 Cottier Antoine
 Couchard Martin
 Couderette Alfred
 Coulon Henri Joseph Albert
 Couraut Léon Prosper Ch.
 Couraud Fernand
 Couraudon Louis Léon
 Courot Jean
 Courtine Pierre
 Couturier François Anatole L.
 Courty Paul
 Cousseau Edouard Isidore
 Coutant Ludovic
 Coutaud Henri
 Couturier Emile
 Couzon Jean Claudius
 Crespy Elie
 Creton Ernest Jules
 Cros Claude
 Crosmary Guillaume
 Curtenaz Louis
 Daguet Michel Elie
 Damaville Achille
 Dancette Jean Marie
 Daniel Louis
 Danjean Louis
 Daujon Sylvain Alexandre
 Darbon Edmond Emile Hip.
 Dargier François
 Daronne Marcel
 Daires Etienne
 David Ernest Arthur
 David Gaston Paul Eug. A.
 Dayen Alphonse
 Debelle Clément
 Deboissy Arthur
 Debord Jean Baptiste
 Dèbre Joseph
 Décher Pierre Georges
 Decoire Claude, (clairon).
 Decouteix Jean Marie
 Decouvreux Victor
 Decouzon Valérien
 Decressac Jacques Robert
 Deglise Louis Isidore
 Dehau Alexandre
 Deixonne Jules Gilles Jean
 Delabre Jean Pierre
 Delabre Jean
 Delagarde Georges Félix J.
 Delage Ernest
 Delalaude Jules Emile
 Delaudines Jules
 Delarue Marcel
 Delattre Emile Louis Joseph
 Delaveau Lucien Gabriel
 Delbos Paul Justin
 Delcourt Alfred
 Deleau Ernest Léon
 Delhy Henri Eugène Marcel
 Delmas Pierre Emile
 Delome Jean Baptiste
 Delpeuch Jean Félix
 Delverdie Cyprien Henri
 Demay Annet Henri
 Desnoras Jean
 Deaefle Ambroise Mic. J.-M.
 Denis Emile Louis
 Denis Claudius Gilbert
 Denizon Louis
 Depierre Jean François
 Depoux Maurice Joseph
 Depresle Jean Baptiste
 Dereymond Jean Marie
 Deroire Jean
 Desbordes Henri
 Desbordes Achille
 Deschamps Antoine
 Desclaudure Jean
 Descourcières Louis
 Descoursières Mathurin Mau.
 Descoursières Hippolyte
 Descourtis Henri Maurice E.
 Desjobert Fernand Hip. A.
 Desmazières Henri
 Desnier Gilbert
 Despert Léonard
 Desplantes Jean Justin
 Després Ernest
 Desrut Pierre
 Detienne Adrien
 Devanne Jean Louis Adolphe
 Deverne Alphonse
 Devers Martial

Devillard Henri
 Deviller Jean Baptiste Marc
 Dezaly Michel
 Diat Charles
 Dichamp Benoît
 Digeau Jean
 Dilhac Pierre Louis
 Dimier Léon
 Diot René Paul François B.
 Doiré Jean Baptiste
 Doizon Antoine
 Doré Pierre
 Dorléat Etienne Ferdinand
 Dorey Charles Louis
 Doucet Arsène
 Doucet Antoine
 Douchet Germain
 Dourdouille Jean Baptiste
 Dozolme Pierre
 Drives Emile Auguste Pierre
 Dubois Jean
 Dubost Louis
 Dubouis Jules
 Dubreau Ernest Augustin
 Dubuc Eugène Désiré
 Duc Jean Marie Victor
 Duchateau Henri René
 Duchatelle Constant Char. D.
 Ducher Pierre
 Ducher Jean Camille
 Duchet Jean
 Ducouret Louis
 Ducoux Jean Alexis
 Ducoux Maxime Léon Fran.
 Ducoux Stanislas
 Ducros Jean
 Dufresne Jules
 Dugal Jean Baptiste
 Dugat Edmond Marcelin
 Duhamel Eugène Paul
 Dumas Eugène Paul
 Dumas Marius Louis
 Dumay Eugène Aug. Pierre
 Duméry Félix Armand
 Dumont Edouard
 Dumont Jacques
 Dumont Pierre
 Dupieux Louis
 Duplessis-Pouillet Constant
 Dupouyet François
 Dupuis Jean

Durand Gilbert
 Durantet Etienne
 Durieux Ernest Edmond
 Duris Elloi
 Duroux Jean Marie Benoît
 Duthu Paul François
 Dutromp Gilbertin Alexis
 Duvère Albert
 Duverger Julien
 Duverne Jean
 Egler Charles
 Egliseneuve Jean
 Egrot Albert
 Emelin Pierre
 Episse Louis
 Escaffre Albert Jules
 Escafier Philibert
 Escoffon Henri François
 Esès Louis
 Estève Noël Pierre
 Etienne Théophile Augustin
 Eyrygnoux Jean
 Fabre Jean Baptiste
 Fabre Jean
 Fabrègue Jean Baptiste
 Fage Casimir Placide
 Fagnot Joseph
 Faleupin Alphonse
 Falgon Marius Pierre Jérôme
 Fanel Emile Louis Marie
 Fauton Victor
 Farghin Gilbert Eugène
 Fargier Pierre Auguste
 Faugeton Hippolyte
 Faure Alphonse Octave
 Faure André
 Faure Pierre Henri
 Favre Louis Emile Zéphirin
 Favrot François
 Fayaud Ferdinand
 Fayet Marin
 Fayol Ludovic
 Fayolle Edouard
 Fèbre Antoine
 Féline Gilbert
 Ferraudon Eugène Jean Bap.
 Ferraudon Frédéric Pierre
 Ferraud Louis Zéphirin
 Ferrier Joseph
 Ferry Honoré
 Festoc Henri Olivier

Fèvre Fernand Emile
 Fèvre Etienne
 Fiet Marius
 Fiévet Albert
 Filliot François Joseph
 Finat Claude
 Finat François
 Fiolle Jules
 Fiot Léon
 Fitamant Jean Marie
 Flageul Mathurin Marie
 Flamand Joseph Hippolyte
 Flamant Joseph Charles T.
 Flat Anatole
 Fleury Alexandre
 Floquet Jean
 Fontaine Georges Henri
 Fontaine Léon Amable Aug.
 Fonteix Xavier François Félix
 Fonteuille Léonard
 Fontlot Antoine Eugène
 Fonty Alphonse Félix
 Forest Félix
 Forguier Jean
 Fort Baptiste Joseph
 Fortin Jules Etienne
 Foucaud Jean Baptiste
 Fouché Armand Eugène
 Fouché Cyprien
 Fouilhoux Etienne
 Four Jean
 Fournier Simon Victorin
 Fournier Antoine
 Fournier Charles
 Fournier Rémy Léonard
 Fourton Jules Aristide Eug.
 Fousson Emile
 Fradet Jean
 France Jean
 Franceschi Antoine Sébastien
 Frédègue Joseph
 Frideval Grégoire
 Frisson Gilbert Paul Octave
 Froidefond Louis
 Fromage Gabriel
 Fromaget Jean
 Frutel Maurice Jules
 Fumat Adrien Georges
 Fureix Louis
 Furet Henri
 Furie Jean Marie Joseph

Furnon Joannès
 Fuvelle Jean Marie Alexand.
 Gacon Antoine
 Gagnol Maurice
 Gaillard Léonard Joseph
 Gaillard Pierre
 Galand Marcelin
 Gallenne Jean Marie
 Gallet Claude
 Gallitre Jean
 Gallot Auguste
 Gallou Louis
 Galemiche Alfred Henri
 Gamelon Benoît
 Gandoit Jean
 Ganière Antoine
 Gapin Louis
 Garand Jean Baptiste
 Garayton Léon
 Gardette Jean
 Gardette Pierre Marie
 Gardivaud Ferdinand
 Garnand Joseph
 Gaudet Victor
 Gaudon Jean Baptiste
 Gaudon Paul
 Gaulier Jean
 Gaume Jean
 Gauthier Eugène Louis Emile
 Gauthier Eugène
 Gauthier Jean Marie
 Gautier Claude Marie Bruno
 Gautier Louis Mathurin
 Gauvin Joseph
 Gavalda Jules Alexandre L.
 Gavaud Louis Léon
 Gayet Marie Auguste
 Gaydamour Claudius
 Gazet Alexandre
 Gazet Philippe
 Géber Henri Joseph Eugène
 Genin Jean Pierre
 Geniquet Jean Auguste
 Geoffroy Laurent Dargouville
 Georges Jean Eugène J.
 Gerchovind Edouard Eva M.
 Germain Etienne
 Géry François
 Gibaux Pétrus
 Gilardin Louis
 Gilbert Antoine

Gilbert Louis
 Gilles Louis Auguste Désiré
 Girard Pierre François Ch.
 Girardelos Achille Georges C.
 Giraud Emile
 Giraud Jean Baptiste
 Giraud Jean
 Giraudet Louis
 Giraudon Prosper
 Girault Eugène
 Giriboulaud Jean
 Giroud Alfred Louis
 Giry Auguste
 Givaudan Joseph Franç. M
 Givry Paul
 Gizon Léon
 Glomet Louis
 Glomot Julien Auguste
 Garnisson Maurice
 Godry Benjamin
 Gomard Joseph
 Gorce Jean
 Got Maurice Alphonse
 Goubely Joseph Jacques A.
 Goubet Hector
 Gouillou Jean Louis Marie
 Gourbaud Martin Henri
 Gourgouillon Marius
 Gournillat Emile
 Goutille Gabriel
 Guitton Claude
 Gully Jean Baptiste
 Guy Julien Gustave
 Goutorbe Pierre
 Goutte Lucien Marius
 Gouzouguec Alexandre Marie
 Grand Cyprien
 Grand Joseph Jacques
 Grandjean Jean
 Grandpeyre Jean
 Granet Gabriel
 Grangier Joseph Auguste
 Granottier Jean Marie
 Granseigne Gilbert
 Grapin Pierre
 Gras Jean Marie
 Grasland Joseph Marie
 Gravey Pierre Alfred
 Gravier Henri
 Grebert Charles Henri
 Grenat Adrien Antoine
 Grenet Georges Pierre Franç.
 Grenier Emile
 Grenier Eugène Georges
 Grima Georges Maxime
 Grioche Eugène Louis V.
 Grobot Pierre
 Grolet Antoine
 Grondin Joseph
 Groult Gaston
 Grumet Aimé
 Guérard Charlemaigne Arm.
 Guéret Louis
 Guérin Constant Ferdinand
 Guérin Georges Fernand L.
 Guérin Albert Isidore
 Guerre Maurice
 Guerville Charles
 Guéry François Alfred
 Guffroy Gaston Charles J.
 Guichard Jean Baptiste
 Guichard Claudius
 Guido Marius
 Guieu Joseph Marcellin Ad.
 Guilbert Alfred Emile
 Guillaume François
 Guillet Claude Marie Léon
 Guilleux Joseph Jules
 Guillot Barthélemy
 Guillou Laurent François
 Guimond Alexandre François
 Guiot Pierre Louis
 Guittard Jean Joseph
 Guy Emile Léon Gaston H.
 Guyennet Pierre
 Guyonnet François
 Hamard Eugène Pierre
 Hamerel Edmond Alfred F.
 Hamon Louis Henri
 Hannequin Jean Auguste J.
 Haon Victor
 Hardy Antoine
 Hardy Léonard
 Hauchecome Cyrius
 Hauciarts Dominique
 Hebrard Paul Louis
 Hemeret Pierre
 Henry Eugène
 Herbreteau Christophe H. J.
 Héritier Joseph
 Hervé Henri Alexandre
 Herdeic François

Heudron Albert
 Hiernard Adrien Maurice
 Hilaire Ferdinand
 Hilaire Lucien
 Himbert Gabriel Georges
 Hoguet Julien
 Honnerat Elie Hippolyte
 Houdart Léon
 Houdayer Eugène
 Huan Lucien Michel
 Huche Jean Marie Joseph
 Huguenin André
 Hugues Charles
 Hurard Victor Alphonse
 d'Hube Philippe Claude
 Huret Albert Joseph
 Husson Jean Baptiste Denis
 Huvelle Emile
 Imbert Jean
 Imparato Salvator Gaëtan
 Irinitz Martin
 Izard Marius Léon Eugène
 Jacob Pierre
 Jacobi Joseph
 Jaquet Benoît
 Jaquet Jean Alfred
 Jacquy Marie
 Jaffreux Francisque Joseph
 Jaffrelot Jules François
 James Gilbert
 Jamet Jean
 Jamet Ernest
 Jamon Henri André
 Jandot Louis
 Janichon Benoît Joseph Alpa.
 Jannot Pierre Alexandre
 Janvier Kléber
 Jardillet Alphonse
 Jardillier Jacques
 Jardy Félix Eugène
 Jarrier Maxime Clément
 Jarrige Barthélemy
 Jaubert Pierre François
 Jaudrieux Alphonse
 Jean-Baptiste Félix Alexandre
 Jeanroy Amédée
 Jemmet François
 Joannet Léon Jean
 Joly Léon
 Joly Henri
 Jomier Marie Antoine
 Jonard Jean Baptiste
 Jonard Jean
 Josse Louis Marie
 Jouandanne Pierre
 Jouanethon Maurice Emile
 Joubert Louis
 Jouhandeau Pierre
 Jourgon Maurice
 Jouve Jean Pierre
 Jullien Jean Pierre
 Julien Jean Henri Isidore
 Jullin Emile Théodore
 Julliot Marcel Louis
 Jurquet Emile
 Kéromen François Louis
 Kérusoré Hervé
 Kérusoré Yves
 Koussou Mathieu
 Labès Charles
 Labbé Pierre Marie Aug. V.
 Labonne Jean Baptiste
 Laborde Firmin César
 Labouret Louis Auguste
 Labroy Henri Fernand
 Labussière Simon
 Lacan François Raymond
 Lacoste Marcellin
 Lacour André Adrien
 Lacroix Jean Pierre
 Lacroix Jean Marie
 Lafarge André
 Lafont Henri Léon
 Lafont Alfred Léon Frédéric
 Lafont Annet Michel
 Lafont Célestin Valentin
 Laforest Jacques
 Lafrange Jean
 Lafrique Octave Gabriel A.
 Lagarde Joseph
 Lagier Jules Simon
 Laguet Martin Jean
 Lahaye Roger Emile Arthur
 Lainé Julien Jean Baptiste
 Lainé Joseph
 Lainé Jules Pierre Joseph
 Laliron Joseph
 Laly Joseph Alphonse
 Lamarque Gilbert
 Lambert Charles Henri
 Lambert Maurice
 Lambrecht Charles

Lamontagne Eugène
Lamore Albert
Landry Claude
Langlais Joseph Jean Marie
Langlois Alexandre Pierre A.
Langlois Gustave
Lamiray Jean
Lanore Pierre Henri
Lanier Adrien
Lannoy Charles
Laplace Louis
Laplanche Pierre
Laplanche Jean Baptiste
Laquet Pierre
Larbre Joannès
Lardenois Emile
Lardenois Jules
Lardy Marcel Antoine
Largant Marcel Irma
Largerion Joseph Emile
Larobe Henri
Larour Jean
Laroye André
Larpin Sylvain Joseph
Lassablière Jacques
Latomme Sully
Laugère Claude
Laugier Joseph
Lauradoux Francisque
Lauradoux Jean Baptiste
Laurelut Emile Michel
Laurelut Pierre
Laurenceau Jules
Laurençon Antoine
Laurençon François
Laurent Emile
Laurent Antoine
Laurent Ferdinand Victor
Lavadox François Louis
Lavaud Louis
Lavedrine Pierre Jules
Laveille Michel Marius
Laveissière Louis
Lavest Alexis
Le Bars Victor Félix
Le Berre Laurent Marie
Lablay Emile
Lebon Emile Henri
Leborgne Albert Francisque
Le Bihan Roger Félix Louis
Lebrun Auguste Victor

Le Cain Jean Marie
Le Chanu Jean Marie
Lecomte Alain Auguste
Le Corre Julien François
Lecrosnier Edmond Alexandre
Le Dé Pierre René François
Le Deninat Mathurin Marie
Leduc François Henri
Lefaure Joinville Aristide
Lefelle Lucien
Lefebvre Adolphe Ambroise
Lefebvre Louis
Lefebvre Joseph Isidore
Lefumat Raymond Gustave
Legargain Charles
Léger Louis Amable
Legoy Antoine
Legrand Pierre Jean Baptiste
Legrand Gérard Gabriel
Legrand Armand Louis
Le Guerello Pierre
Lehsux Artus Gabriel
Le Maillot Yves Marie
Lemare Gustave Henri
Le Maître Jean Joseph Marie
Lemaitre Jules Ferdinand J.
Le Merlus Jean Mathurin
Lemettre Jules
Lemeunier Felix Eugène
Lenoble François
Léonardon Henri Jacques
Leplaix Gilbert
Lepoire Emile
Lereculey Gustave
Leroux Alphonse Gustave
Le Roux Pierre Marie
Le Texier Louis
Letixier Camille
Levêque Fernand
Levêque Joseph
Lévet François
Levigne Philippe Auguste
Levreau Gaston
Lheritier Joseph
Lhéronnel Léon
Lhopitaul Louis Annet
L'hotellier Gaston Pierre
Lucq Jean Joseph
Liabain Urbain Jean Baptiste
Libault Jules
Liet Joseph

Lignon Clément François
Lioux Marius Ferdinand L.
Loichot Ulysse Joseph
Lods Charles Emile
Loiret Victor
Loison Antoine
Longchambon Antoine
Longuet André
Lonjon Emile Elie
Longy Pierre Auguste
Lorival Lucien Paul Armand
Lory Eugène Jean
Loupiac Antoine Hippolyte
Louvard Victor Aimé
Loyau Armand Louis
Lumineau Louis Pierre Henri
Lyotard Paul André
Magnetto Louis Guillaume
Magainier Alexandre Jacques
Magnier Maurice
Mahé Jean Marie Célestin
Mahé Joseph Louis Marie
Maillard Marie
Maïssa Lucien Hilarion
Malausséna François
Malionon Jean Claude
Mallègre Jean Baptiste
Mallet Emile Louis Albert
Malterre François
Malterre Joseph Albert
Malterre Lucien Romain
Malterre Jean
Malterre Alfred
Mainessier Philibert
Manarauche Adrien
Manaurie Pierre
Mandigon Jean Marie
Mandon Pierre Marius
Mangin Henri Louis
Manoux Gilbert
Maratuech Clovis
Marc Nicolas Claudius Théo
Marand Claude
Marcellini Jean Félix
Marchand Pierre Marie
Marchand Antoine
Mareilloux Léonard
Mardon Désiré
Maret François
Marguerite Stanisla
Marguet Séraphin

Marguin Alphonse Léon
Mari Jean Baptiste Marie
Marjollet Laurent
Maroni Jacques
Marquet Antoine Marie
Marquoin Louis Alexandre
Marsanne Abel
Martalin Mélon
Martel Honoré
Martial Henri Guillaume Uro.
Martin Antoine
Martin Gilbert
Martin Jean Marie
Martin Emile Urbain
Martin Albert
Martin Michel
Martin Grégoire
Martin Numa
Martin Eugène
Martin Grégoire
Martin Jean
Martin Jean
Martin Pierre
Martineng Paul Emile
Mary Jules Clovis
Marzin Yves Marie
Mas Benoît
Masdorier Léon Michel
Massé Alexandre Fernand
Masse Henri Nathalis Désiré
Massena Jacques Antoine
Masson Eugène
Mathiaud Antoine
Mathieu Antoine Benjamin
Mathieu Aurélien
Mathieu Féréol Vital
Mathewon François
Mathon Henri François J.
Mattalia François Valéri
Maubourguet Jules
Mayet Joseph Louis A'lexand.
Maynard Camille
Maynard Faustin Henri
Mazard Jean Claude
Mazet Joseph Pierre
Mazuel Vincent
Mazurier François Léon
Méaille André
Meffre Désiré Auguste
Meilland Georges Ernest
Méjan François Auguste

Mellet Jean
Ménager Auguste
Mercier Joannès Gustave
Mercier Pierre
Mérieux Noël Marius
Méry Clément Isidore
Méry Julien
Meslier René Louis Marie
Mestrou Georges
Metenier Emile
Methon Antoine
Meudec Emile Louis
Meunier Antoine Jean-Bapt.
Meyer Antoine
Meyrand Marcel
Mialon Victorin Sauverin
Michard Jean Vincent
Michard Jean
Michaud Jules
Michel Marius
Michel Henri
Michel Jean
Michel Antoine
Michon Jean
Michon Pierre
Mignard Pétrus
Millen François
Millez Gaston René
Millien Gilbert
Milot Georges Edouard
Millour Martial
Mingam Jean Pierre Marie
Mingasson Delphin Octave A.
Mingre Charles Georges
Minisclo Sylvain Germain
Minodier Jean Augustin
Mioche Gilbert
Missonnier Louis
Moine Ursin Désiré
Moins Jean
Moisson Marie François Cam.
Moizan Eugène
Molhérat Alexis
Mollet Auguste Albert
Momot Auguste
Monard Henri
Moncel Claudius Laurent
Moncelon François
Mondain Eugène
Monéron Jean Marius
Mongéoko Anatole

Monier François Théodore
Monin Louis
Monnet Alphonse
Montagne Gilbert
Montagne Théophile Jean
Montagne Alphonse
Montbertin Antoine
Montenlier Henri Alexandre
Montfort Hamon Yves
Moreau Pierre
Moreau Lucien Louis Jean-M.
Moreau Julien Eugène
Morel Edouard Joseph
Moret Jean
Morion Désiré Marie Joseph
Morin Eugène Joseph Marie
Morin Louis Marie Jean P.
Morlon Louis Alphonse
Mortain Joseph
Mosnier Jean Eugène
Mouchet Jules
Moulin Ferdinand Alexand. A.
Moulin Jean Louis
Moulin Gabriel
Mounier André Pierre Marie
Moureu Henri Prosper
Mourlon Jean Marie
Moussard Louis
Moussé Benoît
Mousseron Gabriel Emile
Moussière Pierre
Moussière Baptiste
Moutard Siméon
Muller Lucien Louis
Muisset Jean Marie Joseph X.
Musy Jean Benoît
Mure Etienne
Nave Ferdinand Horace
Naverot Jean
Navet Léon Marie
Nédelec Basile
Nény Jean
Nény Hippolyte
Néollier Joseph
Neyraud Eugène Henri
Nicolas Jules
Nicolas Jean
Nicolas Octave Hippolyte
Noaille Henri
Noblet Ernest Adrien
Noël Elie Alfred

Noël Georges Albert
Noël Paul Arsène
Noirie André
Nolin Eugène Adolphe
Normand Henri Tranquille
Normand Jean François Marie
Normand François Marie J.
Normand Paul Jean Marie
Norre Jean Lucien Michel
Nothias Ernest
Noublanche Robert Henri
Nouguier Alphonse
Nourrisson François Félix A.
Nouvel Victor Marie
Nouvaine Charles
Nyer Dominique Antoine
Octobre Jules Henri Aug. J.
Obstentia Gaston
Ollier Antoine
Olivier Léon
Olivier Jean
Olivon Joseph Marie
Orain Eugène Emile Marie
Oréal Victor François Joseph
Ortini Simon
Osmont Clément Etienne
Oudart Omer
Oudé René Auguste
Ovrel Marcel René Jules
Pacaud Michel
Pagès Jean
Pailler Antoine
Pain Jean
Paire François
Panet Eugène Rodolphe
Papin Georges Jean Victor M.
Papon Ignace
Paquet Antoine
Paquet Lucien Eugène
Paquet Raoul Jean-Marie
Pardanaud Hippolyte Em. A.
Parent Auguste Emile
Paris Auguste François
Parmentier Auguste
Parot Eugène Adrien
Paroton François Félicien
Pascal Gabriel Paul
Pascanet Jacques
Pascucci Oreste Michel
Pasquereau Louis
Pasquet Alfred

Pasquet Gilbert Léon
Passat Gabriel
Patard Victor
Paté Léon Marcel
Paté Marius Henri Gustave
Palingre Jules
Paulhé Henri Joseph
Pautte André
Pautut Alexandre
Pauty Elie
Payard Louis Marie
Payen Gabriel Joseph Marie
Paynot Gabriel André
Pégère Alexis
Peigny Léon Pierre
Peironnet Armand Prosper
Péjoux Jean Marie
Pélisson Georges Félix
Pellerin Auguste J.-M. Math.
Pellien Marie Joseph
Pellissier Michel
Pengreach François Marie
Pénot Philippe
Pérès Yves Corentin Joseph
Périgaud Ant. Dominique M.
Périsse Claude Marie
Péroche Antonin
Péroury Marien Chéri
Perou Pierre
Perrault Antoine François
Perreau Joseph
Perret Gaston Alexandre
Perret Jean Claude
Perreton Joannès
Perrier Jean Baptiste
Perrier François
Perrin Lucien
Perrin Abel Nestor Etienne
Perrin Lucien Félix
Perrin Henri Camille
Péron Robert Charles M. J.
Perron François
Perrot Joseph
Peteilh Jean Pierre Dominiq.
Petit Charles André
Petit Lucien
Petit Pierre
Petit Benoît
Petitrenaud François
Peubez Marie Joseph J.-B.
Peyrat Gilbert

Peyraud Marc
 Peyrot Eugène
 Peyrot Jules Jean
 Philippe Joseph Yves
 Philippe Henri
 Phalippon François
 Philippon François Gilbert
 Piate Jean
 Piat François
 Picaudet Gustave
 Picard Joseph
 Picard Joseph
 Picot François
 Pidance Pierre Paul
 Piétri Alphonse Auguste
 Pillot Pierre Marcel André
 Pindon Charles
 Pinel Jean
 Pinelle Charles Henri
 Pinet Joseph Marius
 Pinault Henri
 Pinton Jean Louis
 Pintraud Jean
 Plotheyry Joseph
 Piotte Gilbert
 Piquaud Jean Baptiste
 Piraine Edouard Frédéric
 Pineyré Adrien Benoît
 Pirot Charles Julien
 Pitot André Eugène Louis M.
 Plajet Claude
 Planeix Jean
 Plazanet Louis
 Pocris Antoine
 Poénat François
 Poilly Léon
 Poirier Ferdinand Pierre
 Poirier Jean
 Poirrot Marc Charles
 Poitou Théodule Zéphir J.
 Poizat Antoine
 Polyte Emile
 Pommier Louis
 Pommier Jean-Baptiste
 Ponge Antoine Ferdinand
 Pons Francisque
 Porcher Adrien
 Portalez Albert Philippe
 Porte Jean
 Potdevin Charles Henri Mau.
 Pouenat Jean Louis

Poulain François René Marie
 Poulet Fernand Auguste
 Poupardin Pierre
 Pourrat Pierre
 Pourtalé Louis Auguste
 Pouyade Valentin Benoît
 Pradat Alexandre
 Pradeau Ferdinand Ed. Aug.
 Prieur Félix Maurice
 Prieur Louis Désiré
 Prigent Pierre Marie
 Proux Jules Germain
 Prost Paul
 Prudor Pierre François
 Prunier Louis
 Puel Edouard Auguste
 Pujol y Costa Jean Simon
 Pulby Joseph Hippolyte
 Quinet Jean
 Rabeau Henri Eugène
 Rabret Jean
 Raimbault Alexandre
 Raimbault Emile
 Ramade Jean
 Ramangé Alphonse Georges
 Ramillon Louis
 Ramin Edouard Joseph
 Rance Auguste Louis Joachim
 Rastoueix Yves Alexandre
 Ravel Joseph
 Ray Joseph
 Raynaud Pierre
 Rayne André Félix
 Redon Pierre
 Regnier Louis Joseph
 Renard Auguste
 Remerand Louis Alexandre
 Remord Pierre
 Renaud Louis Hubert
 Renaudier Mathieu
 Renault Emile Jean Joseph
 Ressler Pierre Alfred
 Ressencourt Albert Adrien
 Ribeyron Claude
 Ricard Camille
 Ricard François
 Richard Désiré Marie
 Richard Louis
 Ricou Henri Albert
 Rideau Edouard Jean Marie
 Riffard Cyprien Marie

Rigaud Jean Marie
 Rigollet Gustave Théophile
 Rimondotto Joseph Thomas
 Ringwald Joseph
 Ritlenvshi Joseph
 Rivière Eugène
 Rivoalan André Colbert R.
 Robbe Gaston
 Roberge Gaston Albert
 Robert Adrien
 Robert François
 Robert Jean Baptiste
 Robert François Marius
 Robert Adrien Gabriel
 Robert Félix Marius Victor
 Robert Antoine
 Robillard Marcel Lucien
 Roche Vincent
 Roche Julien
 Rochette Claude
 Rochette Jules
 Rogier Frédéric Cyprien
 Roland Armand Albert
 Rolland Jean Jules
 Rollet Joseph Marie Mathurin
 Rolhion Jean Antoine
 Roman Raoul
 Rondel Esprit Etienne Marie
 Rondieux Gabriel
 Rongier Alexandre
 Rossetti César Victor Michel
 Rossignol Jean-Marie Joseph
 Rouard Eugène Paul
 Rouault François
 Roubille François Joseph
 Rouchet Raymond
 Roudaut Paul Marie
 Roudeix Paul Louis
 Rouet Claude
 Rouffet Jean Louis
 Rouffet Louis
 Rouganne Michel
 Rougerie Georges
 Rougie Antonin
 Roueau Georges
 Roussarie Aristide
 Rousset Henri Siméon
 Rousseau Pierre Léopold
 Rouvet Pierre
 Roux Maurice
 Roux Antoine Henri

Roux Ligier
 Rouxel Joseph Honoré G. A.
 Rouyer Maurice
 Roy Jacques
 Roy Georges Joseph
 Royère Pierre Auguste
 Rouze Eugène Charles
 Ruchon Charles
 Ruchon Jean
 Sabatier Victor
 Sabot Benoît
 Sadrin François Albert
 Sage Léonard
 Sage Marcel
 Sage Victorien
 Saintigny Michel Jules
 Salaman Maurice Ernest
 Sallanfest Louis
 Sanson Stanislas
 San'ias François
 Sarty Léonard
 Sarvet Félix
 Saulnier Albert Auguste
 Sauthereau Moïse Adolphe
 Sauvage Paul
 Sauvage Georges
 Sauvaire Julien Pierre
 Sauvestre Antoine
 Sauvestre Charles
 Savary Henri
 Savy Henri
 Schlichter Chrétien Charles
 Schley Paul Albert
 Semblat Martial
 Sémont Claude
 Sence Louis Aimé
 Senut Jean
 Sergeant François
 Sergent Joseph Charles
 Serre Isidore
 Servajan François
 Servier Michel
 Seurt Etienne
 Seyrat Charles
 Seyvet Amédée Régis
 Signoret Paul
 Silvén Cyprien Louis
 Simon Jean Marie
 Simonet Jacques
 Simonet François
 Soleau Eugène

Solignac Jean Baptiste
Solignat Pierre
Solignat Siméon
Songeons Alexis
Soucat Roger Georges
Souche Jean Jules
Souchier Jean
Soulard Jean
Soulé Jean Bertrand
Soulès Alexandre
Sourieux André Eugène Vict.
Souveton Firmin
Supiot Joseph Paul Marie
Soupiot Pierre
Surcin Henri
Sureaud Sylvain
Surugue Maurice Léon
Souillat Jean
Tabourel Prosper Adolphe L.
Taillandier François Octave
Tain François
Tancelin Émile
Tankéré Maurice Henri C.
Tardif Antonin
Tarian Jacques
Tarnaud Victor Antoine
Tartière Joseph
Tatoux Paul Clément
Tempier Louis Casimir Pascal
Teneur Adolphe
Terrasson Antoine
Terrier Paul Constant
Terrier Louis Victor Em.
Terrolle Joseph
Thévenet Louis
Thévenet Marcel
Thévenet Jean
Thévenin Auguste
Thévenot Arsène
Theyrasse Philibert Antonin
Thibord Alfred
Thiery Barthélemy Joseph
Thiery Louis Emile
Thilliez Georges
Thomas Antoine
Thomas Martin
Thomas Pierre
Thomas Yves Emmanuel
Thomas Noël
Thomas Jacques
Thominet Daniel Marie

Thoubert Honoré
Thoury Félicien Camille
Thuriot Louis
Thurnher André Désiré
Timerman Pierre
Tirroloni Jean Mathieu
Tisset Jean Marie Alexandre
Tissier Maurice
Tissot Jean René
Tixier Alphonse
Tixier Pierre Justin
Tixier André Maurice
Tommère Auguste
Top Maurice Cornal Gaston
Touraud Antoine Lucien
Tourette Émile
Tournadre Augustin
Touraille Antoine
Tournier Germain Simon
Touvignon Georges
Touzet René
Tramois François Claudius
Trenier Alfred
Triniol Jean
Trinquier Jean
Tronche Vincent
Tropès Pascal
Truc Louis Désiré Clément
Truffy Paul
Vachalde Marius
Vacher Louis
Vachias Alphonse
Vadon Paul Albert
Valarcher Jules Alfred
Valéro Raphaël
Vallenet Cyprien
Valnet Alfred
Vaubadinchove Léon Arth.
Vauderbergue Eugène J.-B.
Vaunson André Emile
Varennies Jacques
Varin Adrien Abraham
Varnet Louis
Veillon Albert Casimir
Vendange Michel
Vennat Jean
Ventelon Michel
Verniat Pierre
Verdier Pierre Maxime Albert
Vergue Léon
Verhaeghe Émile

Vernet Jean Baptiste
Vernière Jean
Vernin Louis
Verrière Auguste Antoine
Verzier Mathieu
Veyret Pierre
Vialatte Jean Marie
Viallard Pierre Gaston
Viale Paul François
Vialle Jean Baptiste
Viallon Pétrus
Vicq Georges Fernand
Vidal Antoine
Vidal Claude
Vidal Henri
Vigeon Charles Emile Clém.
Vigier Pierre
Vignol Claude
Villar Jean
Villatte Gabriel
Ville François Gustave

Ville Claude
Villemagne Jean Baptiste
Villepreux François
Vincent Emile
Vincent Jean Baptiste
Virinaud Jean
Vittecoq Stanislas Désiré
Voisin Marius
Voldoire Adolphe Léon
Vultigeur Pantaléon
Vouilloux Philippe
Vrai Théophile
Vurpillot Renold
Warnet Louis
Weiss Pierre
Yutzeler Jean
Zagorovsky Victor
Zapp Alfred
Zilet Alexandre Germain
Zuger Joseph
Zirnhelt Albert

